

# The Project Gutenberg eBook of L'Illustration, No. 3689, 8 Novembre 1913, by Various

This ebook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this ebook or online at [www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org). If you are not located in the United States, you'll have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

Title: L'Illustration, No. 3689, 8 Novembre 1913

Author: Various

Release date: June 10, 2011 [EBook #36369]

Language: French

\*\*\* START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK L'ILLUSTRATION, NO. 3689, 8 NOVEMBRE 1913 \*\*\*

L'Illustration, No. 3689, 8 Novembre 1913

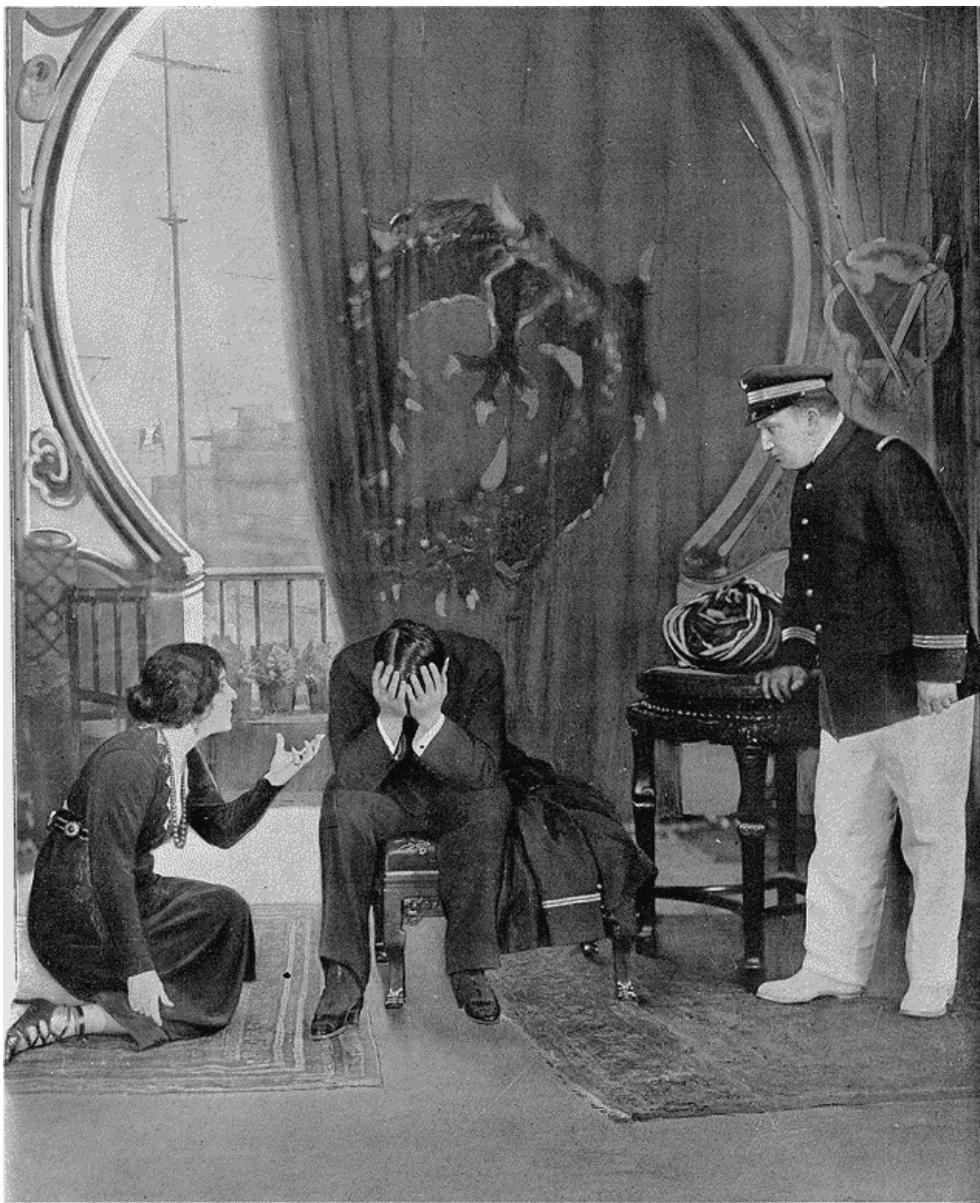


[\(Agrandissement\)](#)

Ce numéro contient:

- 1° LA PETITE ILLUSTRATION, Série-Roman n° 18: JEAN ET LOUISE, par M. Antonin Dusserre;
- 2° Un SUPPLÉMENT ÉCONOMIQUE ET FINANCIER de deux pages.





HASSOUNA (Mme SUZANNE DESPRÉS). L'ENSEIGNE MERRONAY (M. R. VINCENT). Le lieutenant de vaisseau Cadiere (M. Tarride).

**UN CONFLIT ENTRE LA PASSION ET LE DEVOIR** Au théâtre de la Renaissance: scène du 3e acte de «L'Occident» de M. Henry Kistemaeckers. *Phot. A. Bert.--Voir l'article, page 360.*

## COURRIER DE PARIS

### UN FILS DE LA MER BRETONNE

Il y a vingt-deux ans je passai un été à Roscoff. J'habitais, sur la place, une maison appartenant à deux soeurs, deux vieilles filles, qui élevaient des pigeons. Elles leur donnaient à manger, à la main, dans une étroite cour à pots de fleurs dont elles avaient su faire un jardinet mystique. C'étaient des femmes enfantines et pures, de la France d'autrefois. Ah! dites-moi?... vivez-vous toujours, mesdemoiselles? Portez-vous toujours vos petits bonnets du temps de la reine Anne? Racontez-vous toujours les mêmes histoires de famille? Que je le voudrais! Si oui, je vous souhaite traversée heureuse et longue encore comme on souhaite par habitude aux vieux marins, qui pourtant sont ancrés, une mer jolie... Et si vous n'êtes plus là... que couchées sous la dalle--ce qui se pourrait--car en vingt-deux ans, même à terre, l'on se perd corps et biens!... si vous n'êtes plus là je ne suis pas gêné de vos âmes... Sont en Paradis.

Des fenêtres de ma chambre je voyais l'église de pierre grave, l'église trapue, posée, enfoncée, enlisée dans le sol, avec cet air d'y avoir échoué exprès, et avec cette apparence de solidité spéciale et impressionnante qu'ont tous les sanctuaires bretons comme s'ils voulaient exprimer qu'ici plus qu'ailleurs leurs assises sont inébranlables, de matière granitique cimentée de foi.

Et je me souviens aussi--car c'est là que j'en voulais venir, par un détour un peu

long et que l'on aura trouvé inutile, mais dont je n'ai pas eu le courage de me priver--je me souviens qu'une de mes distractions, à Roscoff, était d'aller au vivier.

Comme ce nom l'indique on appelait ainsi un endroit, situé aux bords mêmes de la mer, près d'un petit fortin, et dont je ne savais de façon très imparfaite que ce que j'en avais entendu dire... que l'on y conservait vivant du poisson... Mais pourquoi? Pour s'approvisionner? Dans un but scientifique? Je ne crois pas m'en être occupé jamais, ni avoir été frappé là, dans mes visites, par la vue de poissons exceptionnels... Mais ce qui m'est resté à fleur d'esprit, c'est la rêverie où j'entraais alors, comme par compensation et regret, quand je quittais le vivier. En continuant ma promenade je supposais des quantités d'animaux aquatiques de forme et de beauté surprenantes, inconnues, pêchées dans les couches profondes, puis versées dans ces réservoirs de tout à 1 heure, et je me donnais en imagination la curiosité, le pouvoir et la joie de faire vider ces bassins et d'en voir retirer, mêlées aux coquillages, aux herbes et aux plantes sous-marines, des espèces innombrables et grouillantes comme en soulèvent seulement dans les contes orientaux les filets des pêcheurs protégés par un génie... Eh bien, tous ces poissons de mon désir et de ma fantaisie, que je n'avais pas vus, mais que j'inventais à plaisir... ils existaient effectivement dans la mer mystérieuse... Et à l'époque même où je me désolais qu'on n'en eût pas la connaissance directe, «la mise à l'air», un enfant de huit ans, un petit Breton de ces côtes, qui peut-être passa près de moi, avait en lui déjà la vocation d'être plus tard le tireur de filets prédestinés, le révélateur des richesses, vivantes ou engourdies, des abîmes salés.

C'était Mathurin Méheut, fils de la mer bretonne, peintre de sa faune et de sa flore, et dont l'actuelle exposition aux Arts décoratifs est un incomparable enchantement.

Mon ancien rêve de quelques minutes--qui par bonheur était le sien, celui de toute sa vie--l'artiste ardent et tenace qu'est Méheut voulut et sut le réaliser. Il a pu puiser dans ces bassins de Roscoff, dans les cuves du vivier devenu laboratoire de zoologie expérimentale; et, par des centaines de croquis, de dessins, d'aquarelles, d'études gouachées, il nous montre aujourd'hui, pour ainsi dire toutes palpitantes, les entrailles de la mer,... de la mer qu'en prestigieux chirurgien, au scalpel puissant, décisif et sûr, il semble avoir *opérée* pour nous. Il en arrache et en retire les organes, innombrables, qu'il nous étale mouillés, trempés, dégoûtants de leur acre et rude liqueur... Par eux nous voyons à nu l'organisme et le dedans des flots, car ces poissons de toutes formes, mais d'une puissance si ramassée, d'une si grande énergie élastique, ces pieuvres à ramures, ces poulpes, ces congres, tantôt noués et enchevêtrés, tantôt déroulés et comme abandonnés à leur propre dérive, tous ces animaux étranges, ces potées visqueuses, ces gélatines qui respirent, ces paquets qui tremblent et flottent, ces abcès du rocher, ces tentacules, ces amas et ces complications de chairs gluantes et animées,... ce sont bien véritablement les entrailles, les intestins, les boyaux, les tripes formidables et copieuses de la mer... Et qui sait si de ces réseaux toujours en travail, de ce pullulement, de ce croisement, de cette activité incessante et apocalyptique des milliards de poissons, ne vient pas--pour le moins autant que du dehors et du souffle des vents--l'agitation extérieure et éternelle du flot? Le dérangement des surfaces est presque toujours la conséquence des troubles du dedans. Pourquoi la vague ne serait-elle pas le perpétuel choc en retour du coup de nageoire et la répercussion du chassement de queue?

Mais regardons toutes les catégories d'animaux du monde aquatique surprises par l'oeil étonnant de l'artiste et fixées par sa main, précisées, serrées et emprisonnées dans les limites d'une facture vraiment admirable. Exécutés au crayon, ou rehaussés, écaillés de touches, ou peints à l'aquarelle avec un éclat, une minutie et une largeur qui rappellent l'art des plus beaux maîtres japonais, ces dessins, se surpassant l'un l'autre, et qu'on se lasse bientôt de comparer, si nombreux sont-ils, offrent une abondance, une variété, une somptuosité documentaires qui imposent le respect. On a peine à concevoir qu'un homme de trente ans soit l'auteur allègre et aisé d'une oeuvre de cette importance, qui représente l'emploi de toute une longue et laborieuse vie. On ne peut se détacher des parois en verre de chaque tableau où, comme derrière la vitre d'un aquarium, se profilent les trigles, les lamproies, les poissons les plus curieux, de fantastique invraisemblance et de bizarre horreur... Voici les pieuvres ébouriffées et dépeignées, telles des chrysanthèmes, les anatifes bleus et mauves pervers ainsi que des orchidées, les anguilles gris-perle pareilles à des grès flammés de Copenhague, les hippocampes, lutins de l'eau, farfadets noirs des vertes voûtes, dansant sur leur queue en spirale, figures neptuniennes et sataniques à la fois, tantôt retombant, avec leur petite tête en forme de marteau, comme un morillon de serrure gothique et tantôt redressées comme une guivre minuscule à l'avant d'une gondole...

Il faudrait consacrer des heures à l'attentive observation de ces planches, enluminures merveilleuses du poème de la mer; on y pourrait étudier toutes les diversités de nageoires, flexibles ou résistantes, pellicules diaphanes comme ces plantes de la terre qu'on appelle monnaies de pape, ou bien armées, onglées, montées sur tiges et arêtes pointues, hérissées comme des épaulières d'armures de samouraï, ou semblables au papier huilé des lanternes de pagode... et Méheut sait tout, a tout noté, défini, détaillé: l'arête dorsale, la fourche des queues variées à vous confondre, la nervure des membranes, l'emboîtement des pinces, le jeu des crochets. Tout ce qui trempe et agit dans l'eau de sel, il l'a vu, il le connaît par coeur à force de l'avoir saisi sur le vif des centaines de fois; il possède, comme un petit-fils de Léonard, l'anatomie et la structure de la patte, et aussi la mécanique de l'aile; il est instruit, et à fond, comme bien peu, de l'animal terrestre, aquatique ou aérien, qu'il s'agisse du tigre ou du chien de mer, de l'escargot, de la libellule ou du cormoran. On le sent paré, gréé d'une audace et d'une patience, d'une possibilité d'attention et d'exécution à toute épreuve, et aussi d'un incommensurable amour, car ce labeur vous donne la certitude d'avoir été accompli dans le calme et l'ordre de l'esprit, de la conscience, dans la joie de l'effort, dans le beau désir du résultat promis par la volonté.

Si je ne craignais, en m'étendant davantage, de vous retirer un peu de votre plaisir et de votre mérite à découvrir tout seul les multiples faces de ce talent si généreux et si fécond, je vous parlerais aussi de l'historien attendri des vieux métiers de la côte armoricaine: meuniers, sabotiers, tisserands, vanniers... je vous exposerais la tâche éducatrice et touchante du botaniste et de l'entomologiste, du contemplateur minutieux, et jamais découragé, sévère et recueilli à établir l'architecture impeccable d'un épi de blé ou la ramification d'une algue, avec une autorité égyptienne. Mathurin Méheut a la passion de fer, l'enthousiasme rigide, le fanatisme du dessin. On sent l'homme, toujours arqué, tendu sur cet étroit et unique chemin de la ligne qui borde, en les délimitant, les précipices de la forme. Il y marche en virtuose qui a dompté le vertige, ainsi que sur une corde roide métallique, et son crayon laisse après lui sur la feuille comme un passage d'acier noir.

Je ne suis pas le seul à penser qu'il n'a plus grand'chose à acquérir dans la rigueur et l'inflexibilité. Qu'il se tourne vers ses tableaux, vers les pages dans lesquelles il nous retrace, avec une émotion trop carguée encore, les scènes de la vie triste et rude des grandes côtes bretonnes, et là, qu'il rêve, médite, oubliant un peu à ses pieds le crabe et la coquille, pour laisser parler le poète, qui s'abrite et se gare en lui de la tempête et des marées. Je conserve avec une mélancolie pensive et bien profonde l'image de ses ciels d'hiver épais et sombres, d'un bleu de tricot,... de ses rochers noirs, battus et rebattus par la vague comme si elle voulait à chaque coup assommer la grève... et celle des blocs en dos d'éléphant, arrondis par des siècles de flux et de reflux, le long desquels, toujours en suivant le même tracé, avec la même géographie liquide, coule et pleure l'écume, en filets plats et triangulaires. On dirait, sur du basalte, des hiéroglyphes d'argent,--je ne sais quelle écriture diluvienne, effrayante, mystérieuse... le *Mane*, *thecel*, *phares* du naufrage... Et je me rappelle aussi la figure de ce vieux cheval nu, au poil rouge, en bridon de bohémien, chargé de paquets de goémons couleur de giroflée lui retombant de chaque côté comme des hardes de guerrier comanche,... et qui, les sabots dans les galets, demeure immobile, croupe à la bourrasque... avec un air presque humain d'inexprimable anéantissement...

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)



**Antonin Dusserre sur le seuil de sa maison, à Carbonnat, dans le Cantal.**

## **UN PAYSAN ÉCRIVAIN**

**ANTONIN DUSSERRE**

*La Petite Illustration* commence aujourd'hui la publication de *Jean et Louise*, l'oeuvre d'un paysan d'Auvergne dont les premiers écrits nous ont été révélés par la *Semaine Auvergnate*. Antonin Dusserre, l'auteur de ce roman rustique, est né à Carbonnat, sur la Cère, le 2 novembre 1865. Il a toujours vécu dans sa maison natale, une très modeste demeure des champs, composée d'un rez-de-chaussée et d'un grenier. Deux pièces suffisent au logement: la première est la cuisine. Antonin Dusserre travaille dans la seconde, près de la fenêtre, devant les prairies qu'arrose la Cère. C'est là qu'il a appris tout seul le latin, l'anglais, l'allemand, l'espagnol, et qu'il a écrit *Jean et Louise*. M. John Raphaël, le distingué traducteur de ce roman que le grand public anglais aura connu avant nous, va d'ailleurs nous présenter avec plus de détails l'oeuvre et l'auteur dans l'article suivant:

Le frais roman d'Antonin Dusserre, *Jean et Louise*, est l'oeuvre d'un silencieux, d'un homme de la terre, un vrai, dont les paroles ne sortent qu'avec une petite honte, que la vue de ses propres pensées, habillées d'encre, rend un peu craintif, et qui exprime de belles choses avec la rusticité un peu gauche de son langage endimanché.

L'histoire de *Jean et Louise* est en quelque sorte, du moins nous pouvons le soupçonner, l'histoire de l'auteur lui-même. Dusserre est un grand gaillard, fortement moustachu, dont la rudesse cache mal une très grande timidité, un fort dont la grande force est surtout de s'être toujours dompté et de s'être conquis dans des circonstances qui seraient venues facilement à bout d'une intelligence plus compliquée que la sienne.

Car il est surtout et avant tout un simple. Dans son petit village de Carbonnat, près d'Aurillac, on l'aime autant qu'on l'estime. «C'est un poète», dit-on volontiers de lui, chez lui, «mais c'est un très brave homme, tout de même». On le voit, du matin au soir, rôder dans la campagne, une main dans la poche et un livre dans l'autre main. Cet homme de la terre lit toujours, lit infatigablement. Il a étudié plusieurs langues étrangères et connaît les romans des grands écrivains anglais et allemands, ainsi que les ouvrages des grands écrivains français. Il lit tout ce qui lui tombe sous la main et, quand il n'est pas occupé à lire ou à travailler la terre, il est en train de rêver ou d'écrire. Mais, en lisant *Jean et Louise*, vous verrez que l'auteur a mieux fait que de parcourir les bons livres. Il a su regarder la vie et la comprendre. L'excellent artiste qu'est L. Sabattier est allé trouver Antonin Dusserre à Carbonnat. Il s'est demandé—car en route il avait lu le roman qu'il devait illustrer—s'il n'allait pas se trouver en face d'un paysan littéraire, d'un de ces paysans de contrebande qui choquent presque autant qu'un paysan d'opéra-comique. Ce coin du pays d'Auvergne, la petite ville d'Aurillac autant que l'humble village de Carbonnat, a perdu beaucoup de son ancien caractère. Les paysans de maintenant ne s'y habillent plus à l'ancienne mode, ne portent plus le costume pittoresque de jadis, car les grands magasins leur envoient les «dernières modes» de Paris, et même les enfants essaient de

ressembler aux «gens de la ville». Mais Dusserre, lui, n'essaie de ressembler à aucun. Sabattier lui demandait s'il ne pouvait pas lui indiquer des gens qui voudraient peut-être poser quelques-uns des personnages du roman. «--Mais oui, disait Dusserre, c'est très simple. Voici mon neveu, par exemple. C'est un peu moi en plus jeune. Il vous fera Jean.--Que fait-il, votre neveu?...--Il vit chez moi et, le dimanche, il fait la barbe de tout le monde à Carbonnat.--»



**Antonin Dusserre chez lui--Croquis de L. Sabattier.**

Dusserre est romancier parce qu'il est né poète; il couche de jolies choses sur le papier avec la même simplicité qu'il garde son bétail dans les montagnes. Il a noté avec la fraîcheur d'âme d'un enfant la beauté du lever et du coucher du soleil, la beauté des champs, la beauté de la vie de campagne. Avec son esprit rude, il a marqué en relief les traits des paysans de son entourage. Son livre est calqué sur la vie qui fut la sienne dans un petit coin perdu du Cantal. Il l'a vécu pendant qu'il l'a écrit, il l'a écrit pendant qu'il l'a vécu.

Un jour de marché, à Aurillac, Dusserre a acheté un livre,--un livre d'un auteur jusqu'alors inconnu et dont le titre, *Marie Claire*, l'avait frappé. En lisant *Marie Claire*, le paysan de Carbonnat a senti grandir en lui le désir de voir imprimer les choses que lui aussi avait rêvées, tandis qu'il gardait ses bêtes dans la campagne. Ce timide écrivit à Mme Marguerite Audoux, et l'auteur de *Marie Claire* eut la curiosité d'aller voir chez lui, dans son village, cet écrivain qui avait eu une existence pareille à la sienne, et elle lui a tendu la main. Elle s'est constituée en quelque sorte la bonne fée, marraine de *Jean et Louise*. Elle a apporté le manuscrit à Paris; elle l'a montré à quelques amis, à des éditeurs. Mais la vie à Paris va si vite qu'on a peu le temps de s'occuper d'un paysan du Cantal. J'ai lu, un soir, *Jean et Louise* en manuscrit, et aussitôt le roman m'a séduit. J'ai pensé que Londres goûterait cette primeur en attendant que Paris ait le temps de la découvrir, et c'est ainsi que ce roman a paru d'abord dans une traduction anglaise.

*L'illustration--en révélant cette oeuvre à ses lecteurs--aura réalisé tout le rêve de l'humble poète qui croyait mourir sans faire entendre sa chanson.*

JOHN N. RAPHAËL.

## LA NOUVELLE DIRECTION DE L'OPÉRA

La désignation du futur directeur de l'Opéra a suivi de près la nomination de M. Albert Carré comme administrateur de la Comédie-Française et celle de M. P.-B. Gheusi et des frères Isola à la direction de l'Opéra-Comique: au conseil des ministres tenu, jeudi de la semaine dernière, à Rambouillet, M. Louis Barthou, président du Conseil, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, annonçait que, sur la proposition de M. Léon Bérard, son choix s'était porté sur M. Jacques Rouché. La nouvelle, très favorablement accueillie, d'ailleurs, n'était pas attendue si vite, car la concession en cours ne prend fin, en effet, que dans quatorze mois. Le premier résultat de la décision ministérielle fut que M. André Messenger, coassocié de M. Broussan dans la direction actuelle, donna immédiatement sa démission, mû, dit-il, par le sentiment de sa dignité, en informant M. Barthou qu'il résignait ses fonctions fin novembre. M. Marius Gabion, administrateur général, suit son directeur dans la retraite.

Le nouveau directeur de l'Opéra, qui est déjà âgé de cinquante-trois ans, a une carrière intéressante et variée.

Fils du mathématicien Eugène Rouché, il a passé par l'École polytechnique,-- qui, décidément, mène à tout, elle aussi. Mais il ne fut point ingénieur, ni des ponts et chaussées, ni des mines, ni des tabacs, ni du génie maritime. Un peu fonctionnaire, pourtant: on le vit un temps dans un ministère; il fut, promu en 1885, chef de cabinet de M. Dautresme au Commerce, après avoir été secrétaire général de la préfecture de la Seine-Inférieure. Puis, marié à Mlle Piver, il se consacra à la grande industrie de la parfumerie, où il allait réaliser promptement une belle fortune.



**M. Jacques Rouché, le futur directeur de l'Opéra.**--*Phot. Dornac.*

Alors il put donner libre carrière à des goûts qu'il n'avait jamais celés, passionné également de belles-lettres et de beaux-arts.

Il prit d'abord la direction de la *Grande Revue*, où il succédait à l'éminent avocat Fernand Labori. Puis il se laissa attirer par le théâtre, qui partageait de longtemps avec la peinture et la littérature ses prédilections. Une petite «scène de quartier», le théâtre des Batignolles, débaptisé et nommé moins prosaïquement théâtre des Arts, lui suffit pour se révéler artiste de goût délicat, directeur entreprenant et fort avisé. S'attachant tour à tour à monter des pièces de haute tenue littéraire, de véritables curiosités, présentées dans des décors originaux, ou à restituer avec leur caractère archaïque, en des cadres savamment apprêtés, des œuvres musicales classiques de Mozart, de Lulli, de Rameau, il apprenait là, avec le plus complet succès, le métier auquel désormais il va se consacrer en toute expérience. De sa part, on peut s'attendre, à l'Académie nationale, aux plus heureuses révélations. Dilettante au meilleur sens du mot, il a, vient-il de déclarer, pour première ambition de «restaurer l'art français».



**M. Camille Chevillard.**--*Phot Gerschel.*

Il a ambitionné d'être seul à diriger la grande scène. Ce n'est pas vulgaire besoin d'autorité. Et son premier soin a été de s'assurer une collaboration de premier ordre, celle de M. Camille Chevillard, avec le titre de chef des études musicales et, donc, la succession de M. André Messager qui, dans la direction actuelle, assumait jusqu'ici ces fonctions.

Le gendre et le digne continuateur de Charles Lamoureux sera à M. Rouché le



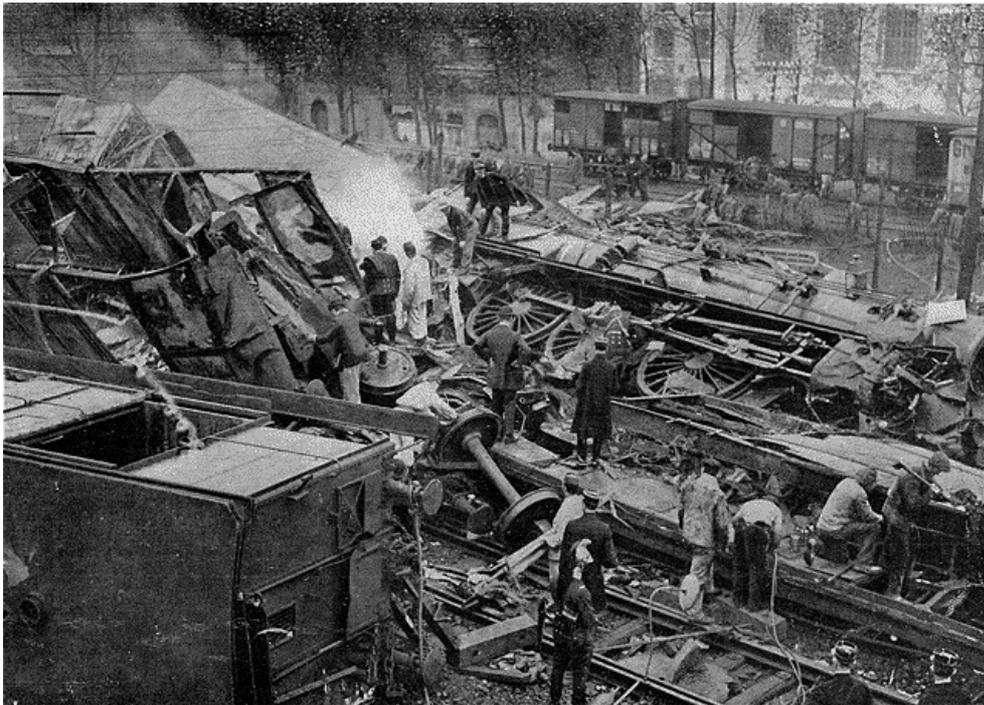
**M. Paul Vidal.**--Phot. Bert.

plus précieux des collaborateurs. Il est superflu de rappeler ses titres à l'estime et à la sympathie des amateurs de musique. Fils d'un violoncelliste célèbre, M. Camille Chevillard a consacré au plus subtil des arts sa carrière entière. Lamoureux, dans ses efforts persévérants pour révéler à la France l'oeuvre de Wagner, n'eût pu rêver de second plus fidèle ni plus zélé. Depuis qu'il a succédé, en 1897, à son beau-père à la tête de l'admirable phalange d'exécutants groupés par celui-ci, il n'a pas fait jouer, dans ses concerts, moins de deux cents oeuvres françaises. Et le pur musicien qu'est M.

André Messager aura un remplaçant digne de lui.

\*  
\*\*

Dans le même moment où M. Jacques Rouché faisait cet excellent choix, MM. P.-B. Gheusi et Isola étaient non moins heureux en appelant à l'Opéra-Comique, aux mêmes fonctions de directeur musical, M. Paul Vidal, l'élégant et spirituel auteur de la *Reine Fiammette*, de la *Maladetta*, de *Guernica*,--et, auparavant, de ces quatre exquises partitions qui firent autrefois nos délices, au théâtre de marionnettes de la galerie Vivienne. Et l'ancien chef d'orchestre de l'Opéra a de bonne grâce accepté de leur apporter l'appoint de sa science musicale irréprochable, de son grand talent, de sa connaissance approfondie des chefs-d'oeuvre de l'art musical. Il ne faut donc point douter qu'on ne continue à faire, rue Favart, de très parfaite besogne.

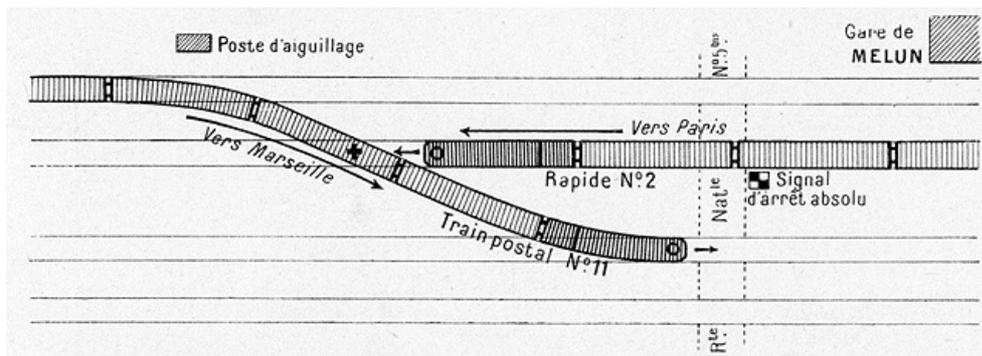


**Entre les wagons broyés et la locomotive du train tamponneur.**

## **LA CATASTROPHE DE MELUN**

Une horrible catastrophe s'est produite mardi dernier, sur le réseau P.-L.-M., aux abords de la gare de Melun. A 9 heures et demie du soir, le train-poste n° 11, se dirigeant sur Marseille, a été pris en écharpe par le rapide de sens inverse qui arrive à Paris à 10 heures du soir.

Notre plan schématique permet de se rendre compte des circonstances de l'accident.



**Schéma montrant comment s'est produite la rencontre entre le rapide n° 2 venant de Marseille et le train postal n° 11 venant de Paris.**

Les six voies dont dispose le réseau P.-L.-M. à la sortie de Paris se réduisent à quatre au delà de Villeneuve-Saint-Georges. Ces quatre voies se divisent en deux groupes comprenant chacun une voie montante et une voie descendante. Un des groupes (figuré dans la partie supérieure de notre schéma) constitue ce qu'on appelle couramment «la grande ligne»; passant par Melun, Fontainebleau, Moret, il est affecté au service des trains rapides. L'autre groupe, passant par Corbeil, vient se rapprocher du premier aux abords de Melun; il prend ensuite la direction d'Héricy pour rejoindre la grande ligne à Montereau.

Des voies de croisement établies près de la gare de Melun permettent de faire bifurquer les trains d'un groupe de voies sur un autre. C'est au point de bifurcation que la collision s'est produite.

Le train-poste pris en écharpe est un train régulier dont l'itinéraire est toujours le même. En quittant Paris, il suit d'abord la grande ligne puis, pour la dégager, il bifurque devant Melun sur la ligne de Corbeil. Il doit pour cela couper à niveau la voie descendante par laquelle arrivent les rapides de Marseille.

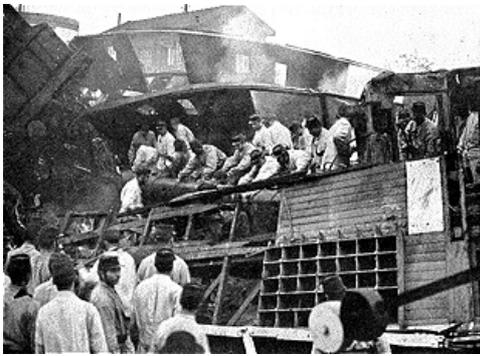
Il y a là évidemment une situation dangereuse à laquelle la Compagnie P.-L.-M. songe à remédier en établissant un saut de mouton, c'est-à-dire en opérant le croisement à des niveaux différents. Mais aucun accident ne doit se produire si les signaux sont observés par les mécaniciens. Les deux postes sémaphoriques établis en amont et en aval de Melun sont solidaires; un système d'enclanchement automatique empêche que par erreur on accorde simultanément le passage à deux trains pouvant se rencontrer. Les trains venant de Marseille trouvent à environ 1.500 mètres avant Melun le disque rouge ou signal avancé; à 500 mètres de là, c'est-à-dire à 1 kilomètre de la gare, un disque vert prescrit au mécanicien de ramener sa vitesse à 20 kilomètres à l'heure environ, enfin plus loin la sortie de la gare est commandée par le signal carré, signal d'arrêt absolu situé à 150 mètres environ du lieu où s'est produit l'accident.



**Le mécanicien Dumaine, qui conduisait le train tamponneur.**

L'enquête semble avoir établi que tous les signaux étaient fermés et qu'ils ont été «brûlés» par le mécanicien du rapide n° 2 venant de Marseille. Ce dernier, du reste, aurait fait des aveux.

Ce rapide marchait à une allure d'environ 100 kilomètres; ayant à peine franchi la gare de Melun, il prenait en écharpe et anéantissait les deux premières voitures du train-poste n° 11 qui venait de s'engager sur la voie transversale; en même temps, les trois fourgons à bagages du train tamponneur, un wagon-poste qui suivait, deux voitures de seconde classe, étaient écrasés. Aussitôt, un incendie se déclarait au milieu des débris où se tordaient, en hurlant de douleur, les malheureux plus ou moins broyés.



**Les débris d'un wagon postal.**



**Le tri des lettres sur la voie.**



**M. Poincaré visite les lieux de la catastrophe: à sa droite, M. Dervillé; à sa gauche, le préfet de Seine-et-Marne; derrière eux, M. Massé, ministre du Commerce et des Postes.**

Le train-poste tamponné emmenait 68 agents des Postes et comprenait sept wagons à destination de Besançon, du Mont-Cenis, de Lyon, de Pontarlier et de la côte méditerranéenne.

A l'heure où nous écrivons, on ignore le nombre exact des victimes. Sur 39 cadavres, 14 seulement ont été identifiés; 14 blessés sont soignés à l'hôpital de Melun.

Nos photographies donnent une impression saisissante de l'aspect effroyable que présentaient les voies pendant le déblaiement. Jamais, croyons-nous, dans les catastrophes antérieures de chemin de fer, on ne vit un train aussi fracassé et, en contemplant cet amoncellement de ferrailles, on s'étonne que le nombre des victimes ne soit pas encore plus considérable.

La troupe, les agents du P.-L.-M. et ceux des Postes, les pompiers, rivalisèrent de zèle pour sauver les sinistrés, puis pour déblayer les voies, et l'on put voir, durant toute une journée, des hommes dévoués faisant «le tri des lettres» au milieu des débris de ferrailles que tachaient en maints endroits des lambeaux de chair humaine.

M. Poincaré s'est rendu de bonne heure sur le théâtre de la catastrophe où il a trouvé M. Massé, ministre du Commerce, M. Dervillé, président du conseil d'administration de la Cie P.-L.-M. et tous les hauts fonctionnaires que leur devoir appelait à Melun. Il a rendu visite aux blessés, et il a tenu à féliciter les nombreux agents qui se sont distingués en cette triste circonstance.



**LA CATASTROPHE DE MELUN.--Les travaux de déblaiement.**



**Les six fils, la fille, le gendre et les trois belles-filles de l'empereur d'Allemagne.**

*Cliché W. Niederaströth, photographe de la Cour.* De gauche à droite:  
 le prince Joachim, 6e fils du kaiser; le prince Oscar (5e fils); la  
 princesse Eitel-Frédéric; la princesse Victoria-Louise, à présent  
 duchesse régnante de Brunswick-Lunebourg; le prince Ernest-Auguste de  
 Cumberland, son mari, duc régnant de Brunswick-Lunebourg; la princesse  
 Auguste-Guillaume; la kronprinzessin; le kronprinz (en haut); le prince  
 Eitel-Frédéric (2e fils); puis, assis sur le tapis, le prince Adalbert  
 (3e fils) et le prince Auguste-Guillaume (4e fils).

## **LA FILLE DU KAISER SUR LE TRONE DE BRUNSWICK**

Le prince Ernest-Auguste de Cumberland et sa femme la princesse Victoria-Louise de Prusse, fille de l'empereur d'Allemagne, ont fait, le lundi 3 novembre, leur entrée joyeuse dans la capitale du duché de Brunswick, dont la souveraineté--comme conséquence de la réconciliation des deux maisons de Cumberland et de Hohenzollern--vient d'être rendue aux Cumberland.

Les nouveaux souverains du duché, grand comme un département français et peuplé de 300.000 âmes environ, sont arrivés à midi et demi à la gare de Brunswick. Les fonctionnaires de l'État les attendaient à la gare. Le duc et la duchesse sont entrés dans leur capitale aux acclamations de la foule qui se montra très sensible à la grâce riante de sa jeune souveraine.

Sur la place Friedrich-Wilhelm, le premier bourgmestre, qui était à la tête du corps municipal, a exprimé la joie que la ville de Brunswick éprouvait à pouvoir de nouveau saluer dans ses murs l'ancienne famille ducale. Au château, après la réception par les jeunes princes régnants des députés de leur petit État, on donna lecture du discours du trône où le nouveau duc de Brunswick promit de consacrer tous ses efforts désormais à faire le bonheur des Brunswickois.



**Les nouveaux souverains du duché assistent, devant la gare de Brunswick, au défilé de la compagnie d'honneur.**



**La foule sur la place du Marché, à Brunswick, attend l'arrivée du cortège ducal.**

## **PREMIERS CONSCRITS DES COLONIES**

Cette année, pour la première fois, les contingents fournis par nos vieilles colonies, Antilles, Guyane, sont venus en France pour y faire leur service militaire, que jusqu'ici ils étaient censés effectuer dans leur pays natal. Ce fut tout un événement, outre-mer, où la vie est, par

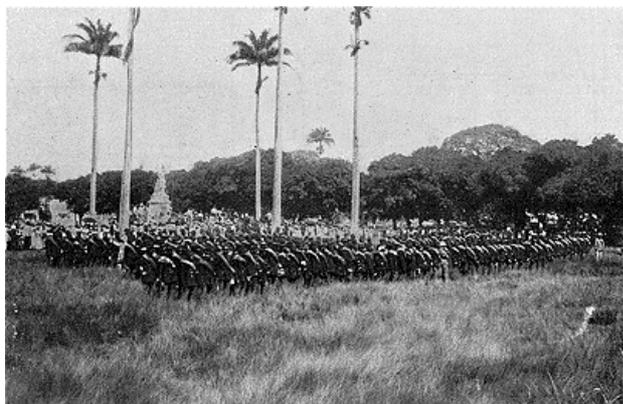


**Les conscrits revenant de la mairie après la remise du drapeau.**

certains côtés, bien différente de la nôtre, où de meilleure heure, par exemple, les jeunes gens songent à se créer un foyer,--mais un événement considéré, en définitive, par la plupart comme heureux. Et il y eut fort peu de réfractaires, peu de conscrits marrons, comme on dit là-bas, reprenant une vieille locution des temps lointains de l'esclavage: il est telles communes, ainsi celle du Lorrain, à la Martinique, qui se glorifient de n'en avoir pas eu même un seul. Les conseils de revision fonctionnèrent au milieu du calme et, sans à-coups, formèrent la classe.

La population tout entière s'appliqua d'ailleurs à adoucir aux conscrits l'amertume instinctive du départ. C'est ainsi qu'à Fort-de-France (Martinique) un comité se constitua qui recueillit, en quelques jours, une somme rondelette afin d'organiser en leur honneur des fêtes d'adieu. Son premier soin fut d'acquérir un superbe drapeau qui fut remis solennellement aux jeunes recrues, dont les boutonniers s'ornèrent d'insignes et de cocardes, à la mode de France.

Enfin arriva le jour des adieux, où, selon le mot du poète, «il faut que les femmes pleurent». C'était le 4 octobre que la *Champagne* devait emmener «la classe». A l'aube, le grand transatlantique entra dans le port.



Le clergé,  
tenant à  
s'associer  
aux

#### **Rassemblement sur la Savane, devant la statue de Joséphine.**

manifestations de sympathie de tous côtés prodiguées aux futurs soldats, célébrait à leur intention, dans la matinée, une messe où officia l'évêque lui-même. Et, déjà revêtus de leur uniforme--car depuis plusieurs jours, arrivés par groupes des diverses communes de l'île, on les concentrait et on les habillait à la caserne--la démarche un peu lourde, avec les «godillots», ceux-là surtout habitués à courir pieds nus par les mornes et les fonds, ils faisaient, dans la très simple église, de jolis groupes juvéniles. Ils sortirent, drapeau en tête, toujours, du temple pavoisé et fleuri de palmes.

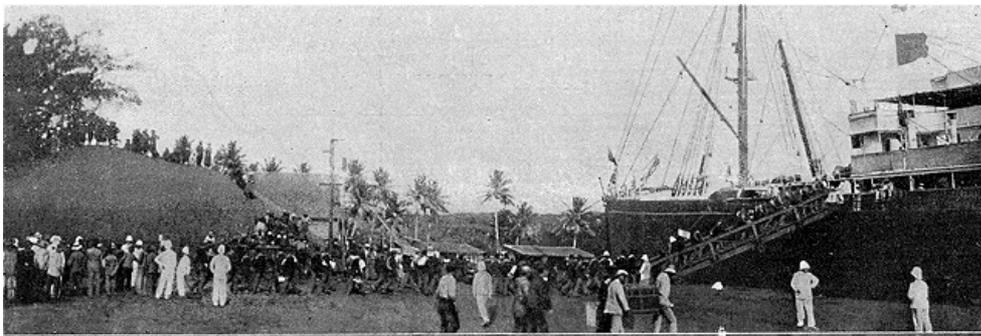
A l'issue de l'office, ils se retrouvaient, huit cents environ, sur la Savane, la grande place de Fort-de-France, que décore la statue de l'impératrice Joséphine, créole illustre. Et, bien alignés, encadrés par leurs anciens de la coloniale, ils avaient d'avance l'air fort martial.

D'une estrade, comme aux jours de grandes solennités, les autorités de la colonie assistaient à ce spectacle qui avait attiré toute la ville, et plus particulièrement ceux qui allaient, ce jour-là, voir s'éloigner leurs enfants.

Le colonel Richard, commandant supérieur de la garnison de l'île, passa en revue les conscrits; puis le gouverneur leur adressa une brève et chaleureuse allocution, exaltant la grandeur de la tâche à laquelle les convie la mère patrie. Et quand, enfin, au commandement: «En avant!», leurs rangs s'ébranlèrent en bon ordre, il semblait qu'un salutaire frisson de fierté les faisait tressaillir.

A la porte de la «concession» de la Compagnie Transatlantique, ils se séparaient définitivement des êtres chers, les parents, les amis, les mères, bien émues sans trop vouloir toujours le laisser paraître, et les *doudous* souples et câlines... Sans doute, cette foule, arrêtée par les grilles, n'était point la foule exubérante des jours de fête, mais chacun pourtant fit bonne contenance. Et la *Champagne* largua ses amarres aux accents du *Chant du départ*, répondant, du pont, au voilement des mouchoirs. Les soldats martiniquais s'éloignaient non point résignés, mais résolus, en hommes. Ils n'avaient pas voulu faire mentir la chanson qu'aux derniers jours on leur avait apprise:

*Tu es parti, petit soldat créole,  
Non sans qu'un chant de ta lèvres s'envole.*



**A FORT-DE-FRANCE.--Embarquement des conscrits martiniquais sur la  
*Champagne.*--Photographies Leboulanger.**

## **LE MAROC QU'IL FAUT VOIR**

### **ARCHITECTURE ORIENTALE, RUINES ROMAINES ET CIVILISATION FRANÇAISE**

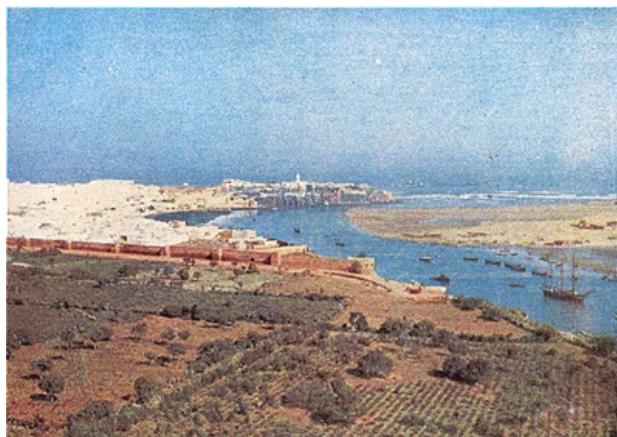
*D'un fructueux voyage au Maroc--au Maroc déjà pénétré de la civilisation française--M. Gervais-Courtellemont nous a rapporté, avec d'admirables photographies en couleurs, un ensemble de rapides et très actuelles impressions qui, sous la signature de cet ami très informé de l'Orient, ajouteront encore à l'intérêt des documents reproduits dans ces pages.*

Le Maroc pacifié! Le Maroc ouvert à la civilisation européenne! Cet invraisemblable résultat obtenu si rapidement après les sanglantes journées dont les lecteurs de *L'Illustration* ont suivi les tragiques péripéties!...

Quel miracle a pu faire céder si vite à nos armes ce peuple belliqueux, fièrement jaloux de son indépendance, ce peuple, qui, depuis l'occupation--d'ailleurs précaire--des Romains, n'avait jamais supporté de maîtres? Par quel prodige d'efforts persévérants, d'énergie habilement mêlée de bonté et de désintéressement, soldats et fonctionnaires français, sous la conduite d'un chef incomparable, ont-ils réalisé ce qui semblait irréalisable? Et comment expliquer aussi cet engouement de l'opinion publique, en France et en Algérie, pour ce Maroc où se portèrent à l'envi, et dans un «rush» extraordinaire, les capitaux, les activités, l'audace et le labeur patient?

Il faut le reconnaître. L'«impopularité» dont souffrirent cruellement et dont souffrent encore le Tonkin et Madagascar, l'indifférence de la métropole à l'égard de l'Afrique occidentale française délaissée, ont ici été remplacées par un enthousiasme que rien n'a rebuté et qui ne semble pas près de s'atténuer.

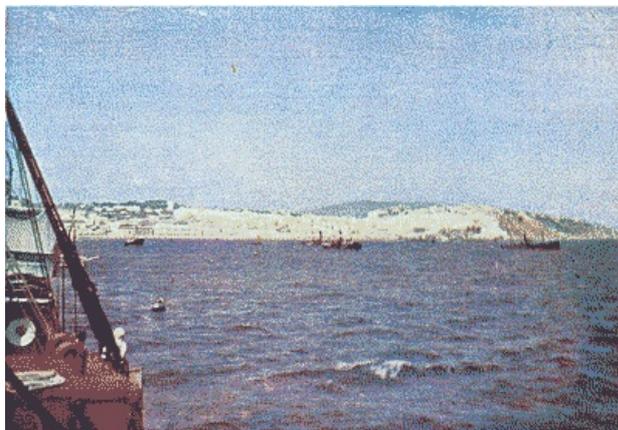
Il en est des événements historiques comme de tant de choses humaines: question de circonstances... Et toutes furent favorables au Maroc naissant. Tout de suite on a compris en France l'intérêt primordial qui s'attachait à la manifestation de notre prépondérance dans ce pays, limitrophe de notre Algérie-Tunisie. Aux yeux des moins clairvoyants se sont ouvertes les larges perspectives d'une Afrique du Nord française, prolongement naturel de notre pays, d'une France neuve où se retremperont nos forces, et d'où sortiront des générations nombreuses et fortes prêtes à soutenir la métropole.



**Rabat: l'embouchure de l'oued Bou Regreg et la barre,  
vues de la tour Hassan.**



**Minaret de la Koutoubya, à Marrakech.**



**Tanger vue de la mer.**

Les esprits les plus chagrins ne peuvent méconnaître, en effet, le prodigieux essor de l'Algérie et de la Tunisie, dont la prospérité, depuis ces dernières années surtout, commande l'admiration des plus sceptiques, en particulier celle des étrangers. Or, le Maroc sera précisément le déversoir des activités surabondantes qui ne trouvent déjà plus leur emploi sur le sol algérien. Les fils, si nombreux, de nos colons ont de suite essaimé vers la terre nouvelle, non plus en enfants perdus comme, autrefois, leurs pères dans l'Algérie nouvellement conquise, mais largement nantis de capitaux, confiants et pourvus de l'expérience déjà acquise sur la terre africaine.

Comme le voilà déjà loin de nous, ce vieux Maroc verrouillé des diplomates, autour duquel tant d'intrigues stériles ou néfastes se nouèrent et se dénouèrent, pour le plus grand profit de nombreux aigrefins, enturbannés ou non, hommes de proie qui savaient si bien troubler l'eau, pour y mieux pêcher, que l'imbroglio marocain semblait, en s'éternisant, devenir une de ces maladies chroniques et incurables des sociétés agonisantes, dont la vieille Turquie, après tant d'autres dans l'histoire, a donné au monde le lamentable spectacle.

Il y a maintenant un Maroc nouveau, que la France généreuse a entrepris d'assainir, de revivifier et de conduire vers un avenir prospère.

Ce Maroc nouveau, je viens de le parcourir avec facilité, dans la sécurité la plus absolue et je ne saurais exprimer ici toutes les fortes joies que j'ai éprouvées à voir si activement et si fructueusement unis dans l'oeuvre commune colons et fonctionnaires, soldats et ingénieurs. Et ce qui m'a le plus frappé, ce qui m'a le plus étonné, ce à quoi je m'attendais le moins, c'est l'excellent état d'esprit des populations marocaines à l'égard de la France et le loyal acquiescement des vaincus au nouvel état de choses.

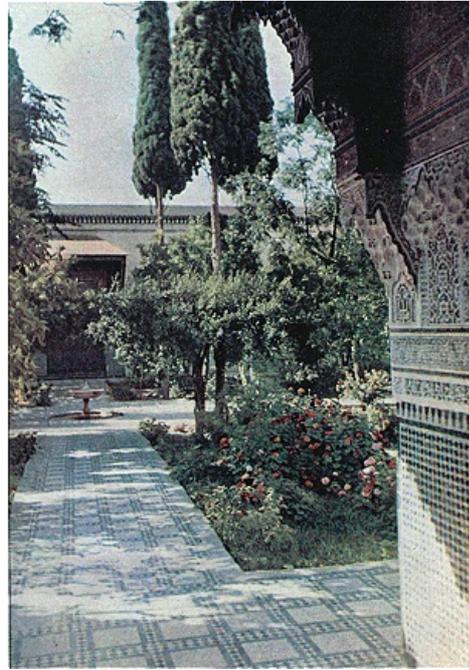
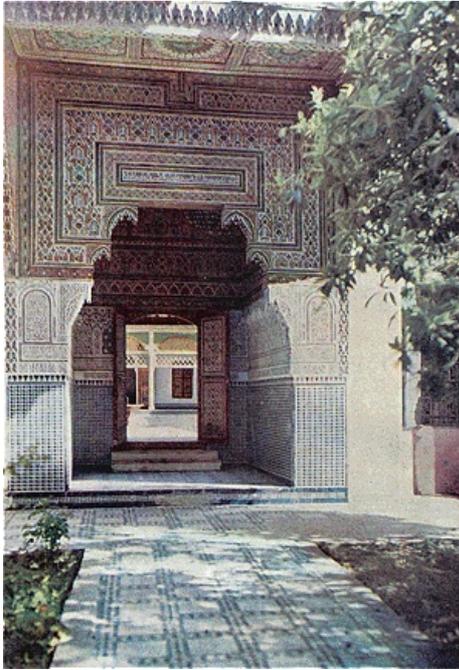
Lune de miel peut-être, mais qui s'explique assez facilement d'ailleurs par ce fait que, depuis l'arrivée des Français au Maroc, un véritable Pactole coule à pleins bords dans le pays. Nous avons apporté tant d'argent là-bas! Le renchérissement de tout ce qui s'achète, terres, animaux, fruits, légumes, poissons, volaille, denrées de toutes sortes, a été si rapide et a pris de telles proportions que les principaux bénéficiaires--les indigènes du plus petit au plus

grand--ne peuvent que se réjouir de cette fortune imprévue. En outre, les procédés employés à leur égard par les administrations, civiles et militaires, ont été empreints d'une telle bienveillance qu'ils seraient mal venus à regretter l'ancien régime.

\*  
\*\*

Cela dit, et la situation ainsi jugée dans son ensemble, je ne cacherais pas qu'il y a, comme dans toute médaille, un revers, et que quelques ombres se projettent sur le tableau.

Ainsi, ceux qui n'ont pas dépassé Casablanca, et qui ne manqueront pas de s'étonner de mon optimisme, ont sans doute emporté du Maroc nouveau une impression moins heureuse.



**Couloirs et jardins du palais de la Baya, à Marrakech.**

Le premier contact avec la terre marocaine, pour qui débarque dans le grand port--ou mieux, ce qui devrait être le grand port--de l'Atlantique marocain, est, en effet, plutôt décevant. Tout d'abord, l'aspect lamentable de ces quais trop étroits et mal organisés, encombrés jusqu'à l'invraisemblable de marchandises disparates confondues dans un désordre, jetées dans un tohu-bohu indescriptibles, le coudoisement d'une populace cosmopolite dans les rues d'une ville en plein travail d'enfantement, disposent mal à la bienveillance.

Là s'est donné rendez-vous, pour la curée, toute une écume sociale fort peu intéressante. Et, d'autre part, la fièvre des spéculations sur les terrains y sévit avec rage! Quelle poussée, quelle ruée d'appétits vers ces profits à réaliser sans efforts, tout de suite! Quels éclairs de convoitise allument les regards quand sont cités des exemples de fortunes subites, faites comme sur un coup de dés... A côté de cela, une autre fièvre, créatrice celle-ci, qui emporte tout dans un tourbillon vertigineux! Aucun effort stérile. Toute entreprise un peu réfléchie couronnée de succès immédiat, prédisposant malheureusement les mieux trempés au gaspillage, à la vie large, à la «fête». Partout de l'action, de la vie intense, des appétits déchaînés, une surabondance d'énergies, le grand «rush» en un mot, soutenu par l'or, par l'alcool, par l'aiguillon des désirs souvent immodérés de fortune rapide... Telles sont les visions, les sensations fiévreuses, les impressions irritantes du premier accès au Maroc.

\*  
\*\*

Mais, sitôt franchis les faubourgs de Casablanca, tout change. Et l'on admire l'oeuvre intelligente, méthodique et rapide de la civilisation. Voici d'abord les grandes plaines de la Chaouïa. Des pistes provisoires l'ont ouverte aux premiers essais de colonisation agricole et, en maints endroits déjà, des routes remplacent ces pistes. Aussi les 246 kilomètres qui séparent Casablanca de Marrakech sont-ils aujourd'hui sillonnés de services d'autos pour les voyageurs et de camions automobiles pour les messageries.

Que nous sommes loin des débuts si difficiles de l'Algérie des premiers jours! Le chameau, le mulet et, pour les gens pressés, la patache étaient alors les

seuls moyens de transportée télégraphe aérien de Chappe, l'unique organe de communication un peu rapide.

Par la T. S. F. aujourd'hui arrivent à tout instant les nouvelles de France, transmises directement de la tour Eiffel à Casablanca, à Eabat ou à Fez. Et, pour les communications intérieures, la T. S. F. étend ses invisibles ramifications un peu partout jusque dans les petits postes échelonnés sur les routes d'étapes. Aussi que de facilités pour éviter toute surprise de l'ennemi, administrer, faire rayonner la pensée directrice du chef! Et pour le public, en général, quelle célérité dans l'expédition des affaires, l'organisation des menus détails d'un voyage!

A Marrakech, les touristes de l'avenir auront beaucoup à voir. D'abord la palmeraie, immense, qui encercle la ville, très étendue elle-même dans la vaste plaine. Puis les souks, avec leur animation pittoresque, quartier des cuivres, quartier des étoffes, des tanneries malodorantes, grand marché, bazar des pantoufles et des maroquinerie (une des spécialités de Marrakech), toute cette vie orientale que saura conserver intacte, avec toute sa couleur locale, une administration intelligente, assagie par les funestes expériences des grandes villes algériennes dont une modernisation vraiment barbare a détruit tout le caractère. Aussi saura-t-on gré au général Lyautey de faire tous ses efforts pour diriger l'édification des cités européennes à côté et non point au milieu des villes indigènes, ce qui, à la fois, sauvegarde la tradition locale, et permet d'assurer le confort du progrès aux villes nouvelles.



**Cour intérieure du palais de la Baya.**

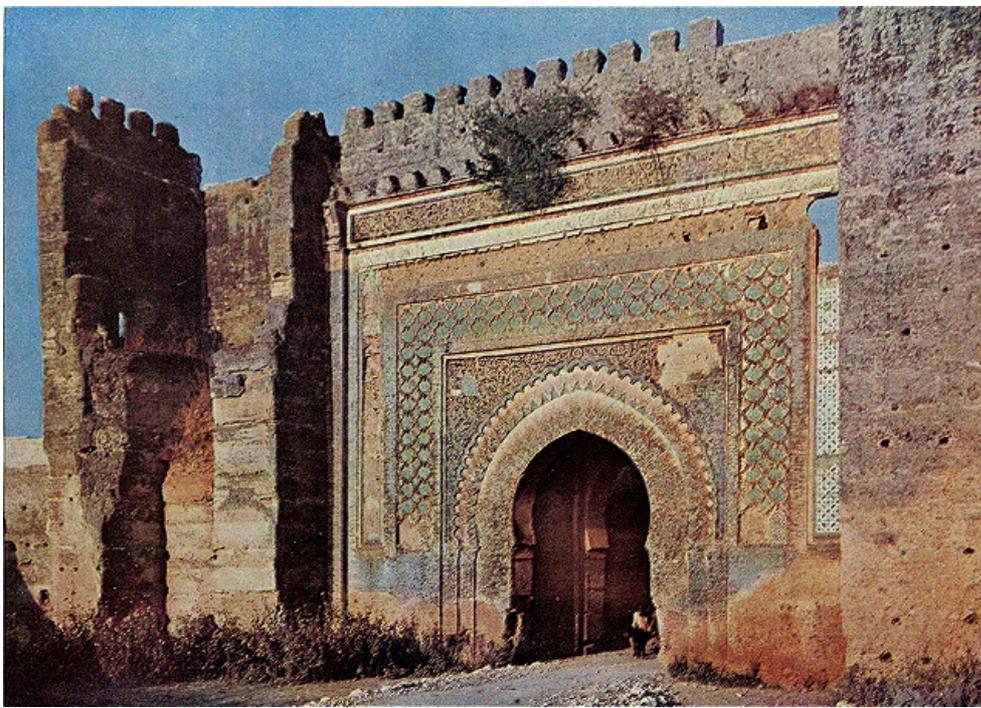
Parmi tant de beaux monuments de Marrakech, la mosquée de la Koutoubya, avec son élégant et majestueux minaret, mérite une mention spéciale. On sait qu'au treizième siècle le sultan Almohade Abou-Yousef-al-Mansour, dont l'empire comprenait, avec le Maroc, l'Andalousie arabe, fit construire simultanément à Séville, à Rabat et à Marrakech trois minarets presque identiques, copiés sur le modèle du minaret de la mosquée des Ommeyyades de Damas.

Celui de Séville est devenu le clocher de la cathédrale, la fameuse Giralda. Les lecteurs de *L'Illustration* ont pu voir dans un récent article ce qui reste du minaret de Rabat, la tour Hassan. Aujourd'hui, nous plaçons sous leurs yeux l'élégante silhouette du minaret de la Koutoubya, au milieu des jardins d'oliviers, de grenadiers, de figuiers et d'orangers qu'entrelacent les frondaisons luxuriantes des vignes, des jasmins et des roses.

Il faut signaler également le palais dit de la Baya qu'édifia, il y a quelque vingt ans, le grand vizir du jeune Moulai Abd-el-Aziz. Cette construction récente atteste le bon goût et l'habileté des artisans modernes qui ont su garder, là comme à Rabat et à Fez, les belles traditions du passé.

De Casablanca, une autre route praticable aux automobiles, et améliorée de jour en jour, conduit à Rabat, capitale choisie provisoirement par le général Lyautey, et qui deviendra, il faut l'espérer, la capitale définitive du protectorat marocain.

Cette question du choix de la capitale a eu le don, on ne sait trop pourquoi, de passionner l'opinion publique en France et, à leur retour du Maroc, c'est sur ce sujet que sont tout d'abord et toujours interrogés les voyageurs. Sans la moindre hésitation, je formule ici nettement ma prédilection pour Rabat.



**A Meknès: porte des remparts extérieurs décorée de mosaïques en faïences.**

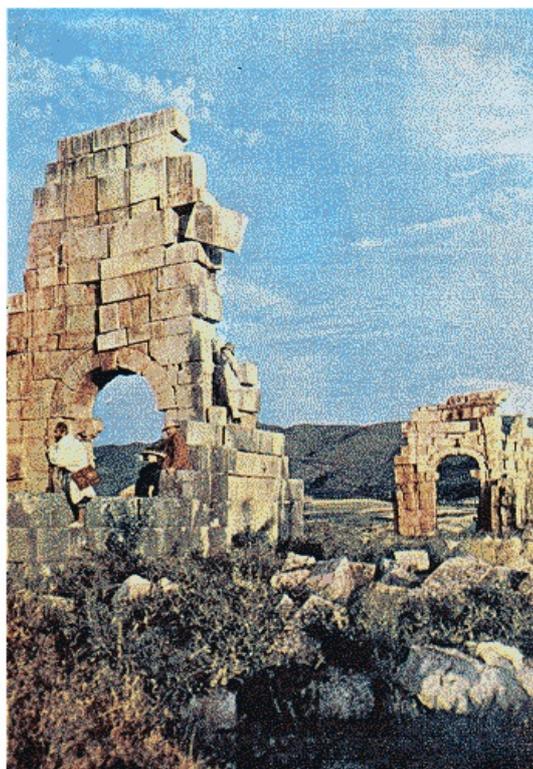
Aux considérations économiques et stratégiques qui militent en faveur de cette ville, déjà si privilégiée au point de vue sanitaire, sur Fez sa rivale, j'ajouterai une raison qui mérite d'être prise en considération sérieuse: il importe, avant tout, à mon avis, d'éloigner le centre de notre direction politique et administrative de Fez, ce foyer d'intrigues politico-religieuses où ont été préparées les sanglantes journées que l'on sait et qui sera certainement le dernier point où notre domination sera discutée, l'ultime refuge des mécontents, suppôts des anciens régimes, fanatiques ignorants et superstitieux entre les mains desquels l'Islam marocain a complètement dévié des saines traditions, gens de mosquées et de zaouïas que l'honnêteté de nos institutions prive de tant de bénéfices et de prébendes illicites, intrigants de toutes sortes qui ont su prendre une telle emprise sur les habitants de Fez qu'il serait peut-être imprudent et tout au moins impolitique de les combattre de front, mais qu'il est sage de laisser à distance du centre gouvernemental...

De Rabat à Fez les voies de communications s'améliorent également avec une rapidité extraordinaire.

Le petit chemin de fer militaire à voie étroite qui part de Casablanca avance vite, et, dès aujourd'hui, en utilisant la route, la piste et le transport par voie ferrée de Kenitra à Bel Hamri, la circulation est facile entre le littoral, Fez et Meknès.

De Bel Hamri à Fez, deux routes s'offrent au voyageur, également intéressantes et praticables aux automobiles, l'une par Petitjean et le col de Zagotta, l'autre par Meknès.

Entre les deux, le massif du Zerhoun, aux collines boisées d'oliviers ou parsemées de vignobles, rappelle les meilleures parties de notre petite Kabylie ou mieux encore les riantes et fertiles environs de Tlemcen.



**Ruines romaines de Volubilis.**

Là, dans un repli de terrain, tel un nid d'oiseau douillettement blotti dans la verdure, se dresse la zaouïa de Moulay Idriss et, toutes proches, voici les ruines de Volubilis qui fut le plus important établissement, le camp retranché des Romains dans la Mauritanie

Tingitane.

Il semble bien qu'on a un peu surfait l'importance de cette ville. Les vestiges qui en restent aujourd'hui, arcs de voûte et lourdes assises solidement assemblées, ne sont, en somme, que des spécimens un peu grossiers de constructions militaires romaines.

Et rien, ni l'étendue des ruines, ni la richesse des matériaux, ni l'élégance des constructions, ne saurait approcher de ce que nous avons retrouvé à Timgad, à El Djem, à Cherchell ou à Tebessa.

Le Maroc des Romains ne nous a pas encore livré ses secrets, mais il ne semble pas que, dans cette province lointaine, leur civilisation ait jamais brillé d'un grand éclat.

Elle est, en revanche, très pittoresque, la petite cité où repose dans l'éternité le très grand saint Moulay Idriss Ier, descendant d'Ali, gendre du prophète Mahomet, qui, traqué en Orient par les kalifes, se réfugia au Maroc et y fonda un véritable empire.

\*  
\*\*



**Porte de Chella, près de Rabat.**

Située sur la crête allongée d'un mamelon au pied duquel coule une petite rivière, Meknès offre au touriste les admirables vestiges des monuments qui en firent la gloire au dix-huitième siècle et lui valurent le surnom de Versailles marocain. Souvenirs du fastueux règne de Moulay Ismaël, le grand ancêtre des chérifs, descendants du Prophète, venus du Tafilelt, et dont la dynastie règne encore aujourd'hui au Maroc.

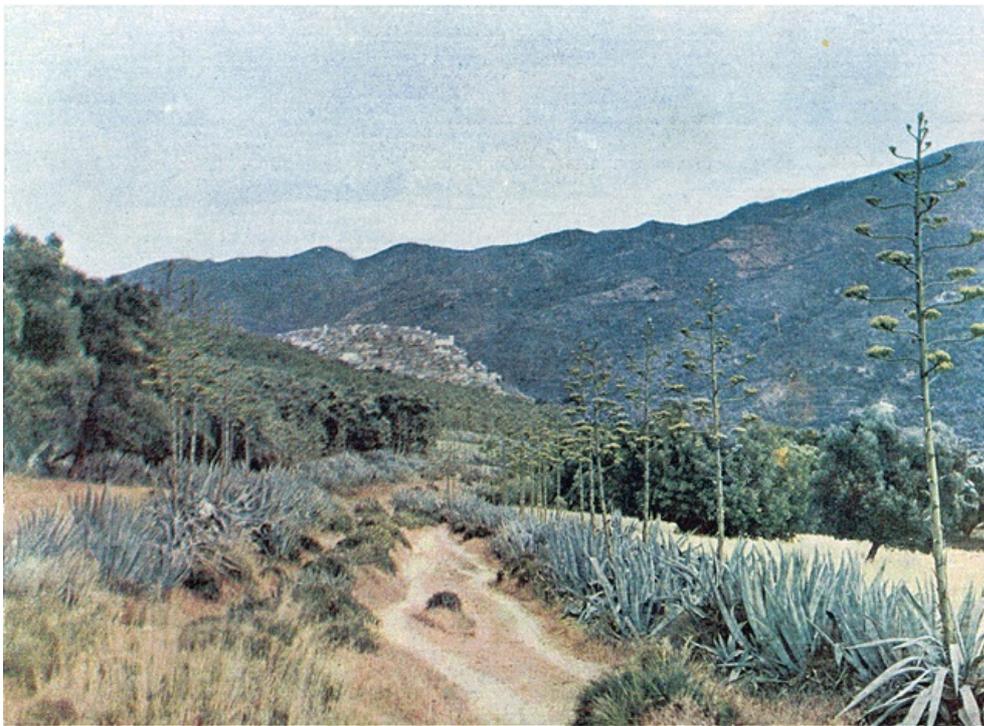
Sur un mamelon parallèle à celui qui porte la ville arabe, s'étagent les

bâtiments de la ville militaire, le camp, animé du mouvement des batteries, du va-et-vient des tirailleurs sénégalais et de leurs noires épouses, du ronflement des auto-mitrailleuses, de toutes les manifestations d'une vie bruyante qui contraste avec le silence de la vieille cité islamique.

Ce devait être une jolie réplique de l'Alhambra de Grenade, ce palais de Moulay Ismaël dont on peut admirer, aujourd'hui encore, les portes monumentales, chefs-d'oeuvre de la céramique marocaine. On sait qu'au Maroc les revêtements de faïences polychromes ne sont pas faits de carreaux de dimensions diverses, comme en Asie Mineure, à Damas ou en Perse, mais composés de menus morceaux de faïence découpés et savamment juxtaposés, selon le caprice du dessin; le temps fond dans sa patine ces petits cubes multicolores, leur donne ce charme un peu sévère spécial aux monuments marocains, cette douce harmonie de vieilles tapisseries, si différente des habituelles décorations de céramiques orientales, toutes vibrantes de l'éclat des vives couleurs...

--A suivre.--

GERVAIS-COURTELLEMONT.



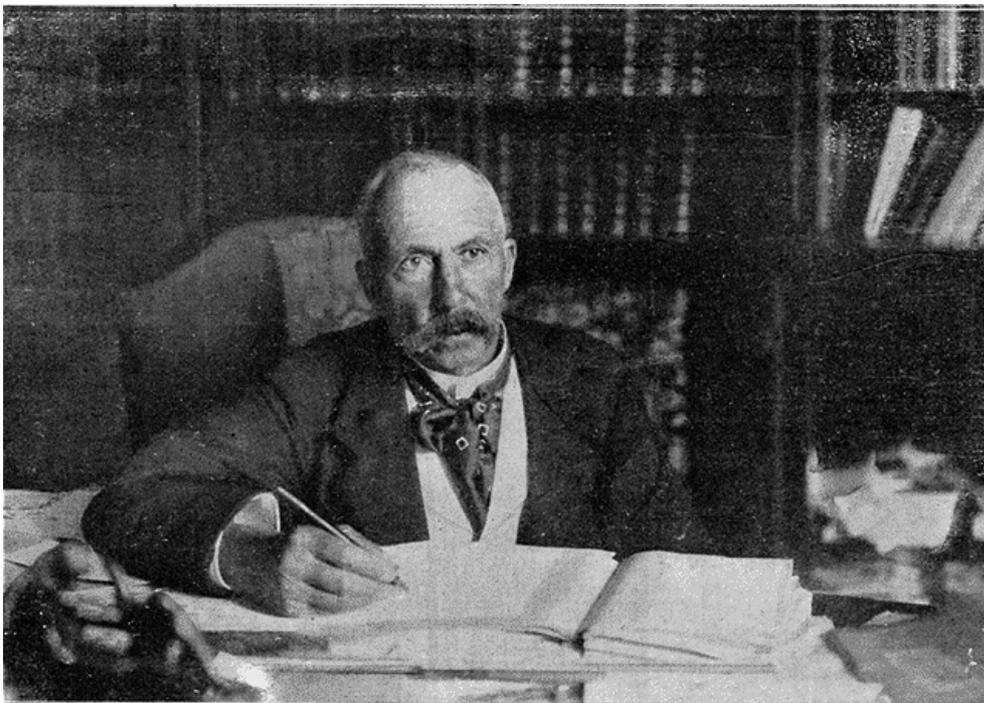
**La zaouïa de Moulai Idriss, dans les montagnes du Zerhoun.  
PHOTOGRAPHIES EN COULEUR DE L'AUTEUR.**

## **LE PRIX NOBEL DE MÉDECINE**

L'Académie de Stockholm vient de rendre un nouvel hommage à la science française en décernant le prix Nobel de médecine au docteur Charles Richet, professeur de physiologie à la Faculté de médecine de Paris.

Fils d'un des plus grands chirurgiens du dernier siècle, l'éminent lauréat a su entourer d'un nouveau prestige le nom paternel. Né à Paris en 1850, il se révéla de bonne heure comme un chercheur original, avide d'appliquer son intelligence exceptionnelle aux travaux les plus divers. Après avoir travaillé dans le laboratoire de Berthelot, il publie un *Dictionnaire de physiologie* qui est resté le modèle du genre; puis il occupe ses loisirs en assumant la direction de la *Revue scientifique*.

Une série d'études techniques sur des questions jusqu'alors à peine entrevues le placent bientôt au premier rang et, en 1887, il se voit appelé à occuper la chaire de physiologie de la Faculté de médecine. Quelques mois plus tard, en participation avec notre collaborateur le docteur Héricourt, il démontre que le sang des animaux vaccinés contre une infection peut, si on le transfère à un autre animal, conférer à ce dernier un certain degré d'immunité. C'était le point de départ de la méthode sérothérapique qui a donné depuis de si brillants résultats. Plus récemment, Charles Richet formulait les premières règles de l'anaphylaxie, ou sensibilisation progressive de l'organisme aux substances toxiques issues des albuminoïdes. Il ouvrait ainsi à la thérapeutique une branche nouvelle d'une importance considérable.



**M. Charles Richet à sa table de travail.**

Dans ses divers ouvrages, le docteur Richet n'apparaît point seulement comme un savant de haute envergure, il se révèle encore écrivain de race; par l'ampleur et la précision du style, tels morceaux de son *Essai de psychologie générale* rappellent, les plus belles pages d'Ampère. Depuis plusieurs années, il faisait partie de la Société des Gens de lettres.

On applaudira d'autant plus au choix de l'Académie suédoise qu'en choisissant un grand physiologiste elle a, en même temps, distingué une des plus belles intelligences de notre époque.



**M. Camille Saint-Saëns devant son orgue.**--Photographie prise le 4 novembre, avant-veille de son dernier concert.

## **UN GRAND**

### **COMPOSITEUR VIRTUOSE**

Une soirée musicale tout à fait sensationnelle, une véritable solennité, attirait, jeudi, à la salle Gaveau, une admirable chambrée: le maître Camille Saint-

Saëns y faisait au public ses adieux comme virtuose du piano et de l'orgue. Il y avait des années déjà qu'il ne s'était plus fait applaudir au concert. En faveur d'une oeuvre intéressante que nous avons présentée naguère à nos lecteurs, le *Cercle national pour le soldat de Paris*, fondé par M. René Thorel, il avait consenti à donner une fois encore--et la dernière, a-t-il affirmé--ce régal à ses admirateurs.

Il n'est pas un amateur de musique qui ne sache qu'avant d'être le compositeur aux nobles inspirations, à la facture impeccable, Camille Saint-Saëns avait été un prestigieux exécutant. Il n'avait pas dix ans quand il se révéla pianiste précoce, étonnant d'intelligence et de sûreté. Plus tard, musicien déjà célèbre, auteur de maint chef-d'oeuvre, il tint longtemps, après l'orgue de Saint-Merri, église populaire, celui de la Madeleine, paroisse ultra élégante, et cela par goût pur, et alors que sa gloire n'avait plus rien à y gagner. Car, au contraire de son émule Ernest Reyer dont la haine pour le piano fut proverbiale, et peut-être un peu légendaire, toutes les prédilections de l'auteur de *Samson et Dalila* vont aux instruments à clavier. Il les anime en artiste incomparable. A leur intention, il a écrit des compositions déjà classiques autant que ses admirables symphonies, et dont il a exécuté trois, au cours du concert de jeudi. Ceux qui l'ont applaudi en cette soirée n'oublieront ni le style grave de ces pages, ni la merveilleuse interprétation qu'en donna le maître.

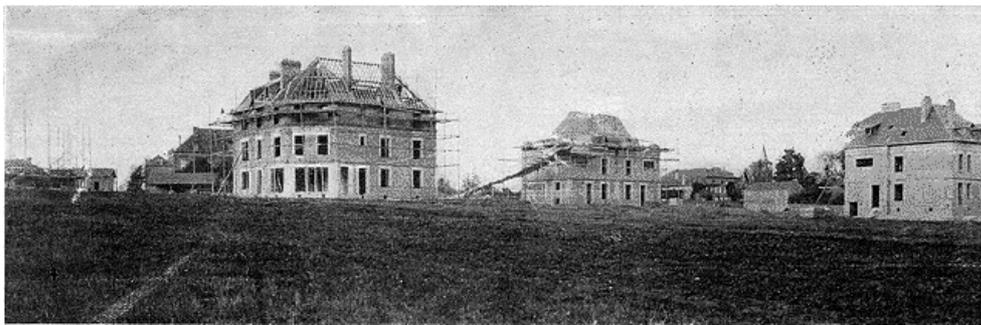
De la retraite lointaine où il est allé abriter ses lauriers, un autre pianiste incomparable, un magicien, Francis Planté, exprimait son regret de ne pouvoir joindre ses applaudissements à ceux qui allaient fêter son grand ami: «Applaudir alternativement Saint-Saëns comme pianiste et comme organiste, écrivait-il, est une rare et merveilleuse aubaine pour notre public parisien... Tout Paris sera là; je l'envie et je voudrais être avec lui.»

C'est une joie, hélas! que «Tout Paris» ne retrouvera plus et qui sera réservée désormais à de rares et heureux intimes du grand musicien.



**UNE MONTAGNE INGÉNIEUSEMENT ET PATIEMMENT OUVRAGÉE.  
Les rizières en gradins de l'île Luçon, dans l'archipel des Philippines.**

*C'est d'une des parties les plus sauvages, et jusqu'à ces derniers temps les moins connues, de l'île Luçon, dans l'archipel des Philippines, que nous vient l'extraordinaire image reproduite ici, dont l'étonnant aspect ferait croire, tout d'abord, à quelque immense amphithéâtre naturel aux innombrables gradins... La région où a été pris ce cliché est habitée par une peuplade barbare, les Bontoc Igorots, encore rebelles à toute civilisation, mais, par un curieux contraste, la nécessité a fait d'eux les plus ingénieux et les plus patients des agriculteurs. Pour mettre en valeur la contrée montagneuse où ils vivent, ils ont inventé un procédé sans doute unique au monde, tout à la fois primitif et compliqué: sur les flancs de leurs montagnes, ils construisent des étages de terrasses, reliées entre elles par des canaux d'irrigation, qui assurent un débit d'eau égal et régulier. Et ils réussissent ainsi à transformer en champs fertiles, où pousse principalement le riz, les falaises les plus escarpées.*



**La naissance d'une ville militaire: construction de maisons destinées aux officiers de la garnison de Labry.**

## **LE PRIX DE LA VIE DANS NOS GARNISONS DE L'EST**

*L'augmentation considérable des forces disposées le long de notre frontière de l'Est, la création de garnisons nouvelles, le brusque développement de celles qui ont reçu un surcroît de troupes, ont posé, de façon pressante, des questions d'ordre économique étroitement liées à l'organisation de la défense nationale. Dans notre numéro du 18 octobre, nous avons montré, en signalant l'arrivée de 16e bataillon de chasseurs à Labry, l'effort accompli, en trois mois, pour loger nos soldats: quelle va être, d'autre part, la situation matérielle des officiers et des sous-officiers dans ces grandes villes militaires de l'Est,--que vient précisément de visiter, pour une rapide enquête, depuis Mézières jusqu'à Lunéville et Baccarat, une sous-commission de la Chambre, composée de MM. Cochery, Combrouze et Albert Thomas? L'article suivant, que nous envoie M. Georges Servant, donnera sur ce point d'utiles précisions:*

Nous ne pouvons, ici, faire porter l'étude des conditions nouvelles où se trouvent, dans l'Est, nos officiers et sous-officiers sur tous les centres militaires répartis le long de la frontière: elle entraînerait une documentation considérable et, sans doute, peu diverse. Pour faire ressortir les résultats d'une brève enquête, nous avons choisi, en manière d'exemples, trois centres voisins, qui, malgré la différence numérique de leur population, présentent des caractères semblables. Verdun, c'est la grande ville forte, garnison ancienne dont on double presque le contingent; Etain, c'est la petite ville campagnarde; Labry, c'est le simple village, deux garnisons nouvelles où l'apport des troupes a transformé complètement la vie.

Tout d'abord, il faut constater qu'une grande partie des difficultés présentes vient du retard apporté dans la construction des casernes; et la première cause en est la lenteur avec laquelle la Chambre a discuté le vote des crédits nécessaires. Le délai dans lequel les travaux devaient être exécutés ayant été réduit au minimum, les exigences des entrepreneurs ont augmenté: ne leur fallait-il pas prendre des équipes plus nombreuses et, pour hâter l'exécution des marchés, utiliser des moyens plus rapides mais aussi plus coûteux? L'afflux considérable des ouvriers, la plus-value de la main-d'oeuvre ont encore fait croître le prix de la vie, et tout a concouru ainsi à compliquer la situation que les troupes allaient trouver à leur arrivée.

A Verdun, le contingent militaire n'atteindra heureusement son chiffre définitif que dans quelques mois: la garnison de 16.000 hommes en comptera 25.000. De cette augmentation de forces devait nécessairement naître la difficulté de procurer aux nouveaux officiers et sous-officiers--les premiers au nombre de 120 par régiment, les seconds au nombre de 30 à 40--les logements indispensables. Si, malgré les retards, les casernes ont pu être à peu près terminées, comment l'industrie privée eût-elle pu arriver à construire ceux-ci? Verdun, déjà pleine de soldats, se voit envahie par les nouveaux arrivants, qui prennent ce que leurs prédécesseurs n'avaient pas voulu; les propriétaires profitent de cet état de choses anormal, augmentent leurs prix et vont jusqu'à les doubler.

Dans un faubourg, une chambre non garnie se paie 50 francs par mois. Un officier a pour 275 francs par an un véritable taudis, un autre paie 300 francs une demeure d'où le confort est absent,--et ceci loin du centre, dans un endroit incommode et dont les abords sont vraiment indignes d'eux.

Les sous-officiers ne sont pas mieux partagés. Nous en connaissons un qui, avec sa femme et un enfant, se loge dans deux misérables pièces pour 23 francs par mois; un autre occupe, pour 300 francs par an, trois pièces dans une petite maison en planches. Heureusement, l'autorité militaire s'est préoccupée de leur sort. Deux grands pavillons, pouvant abriter chacun douze ménages, ont été construits pour eux par les soins du génie; les appartements comprennent tous une vaste chambre à deux fenêtres, une salle à manger, une cuisine et un cabinet de débarras.

Etain, petit bourg de la plaine de la Woëvre, présente un cas particulier. La Société de la Corroierie Lorraine s'est, il y a deux ans environ, réunie à la Société de Champigneulle et aussitôt les ouvriers se sont portés vers leur nouveau centre de travail, abandonnant la ville et leurs logements qui, depuis le temps, sont demeurés vides. En arrivant, les sous-officiers au moins ont trouvé des locaux pour les recevoir: il est vrai que les propriétaires, pour rattraper la «non-valeur» des dernières années, ont doublé le chiffre des loyers. Et même, il n'est pas rare de voir porter à 350 francs le prix d'un logement fixé jadis à 120 francs.

Près de la gare, au premier étage d'un immeuble, deux sous-officiers, occupant chacun deux pièces et une cuisine, ont un loyer annuel de 250 francs; dans le centre, un lieutenant, pour trois pièces et une cuisine, paie 400 francs; un capitaine, pour un appartement plus vaste, mais situé au-dessus d'un café, 550 francs. Dans les hôtels, la pension varie de 90 francs à 110 francs.

A Labry enfin, il eût été matériellement impossible de loger les officiers et sous-officiers ailleurs qu'en campement chez l'habitant. Le problème aurait donc dû s'y poser plus ardu encore qu'ailleurs; mais, dès que la décision ministérielle prévoyant à Babry l'établissement d'une garnison fut connue, une initiative privée, que nous avons déjà signalée, vint seconder les efforts des autorités militaires. Le même entrepreneur qui, avec une rapidité très remarquable, et dont le compliment le ministre de la Guerre lors de son inspection, édifiait les casernes, mit une égale énergie à construire les pavillons destinés aux officiers et sous-officiers: insuffisants encore en nombre pour loger tous, ils peuvent servir d'exemple à ceux qui voudraient compléter cette belle entreprise. Les appartements, sains et aérés, comprenant deux et trois pièces et une cuisine, sont loués 350 francs et 450 francs aux sous-officiers. Plus confortables et plus coûteux aussi, les appartements ou les maisons réservés aux officiers comportant un loyer de 700 à 1.800 francs; mais de belles et nombreuses pièces leur sont offertes pour ce prix, et l'électricité, l'eau, le chauffage, leur assurent de précieuses commodités.

Il serait à souhaiter que d'autres initiatives arrivent à des résultats aussi heureux. La Société Immobilière que dirige un ancien officier du génie, le général Drouhez, a déjà acquis des terrains dans cette région de l'Est; mais, reculant devant la difficulté de faire bâtir cette année à cause de l'augmentation de la main-d'oeuvre, elle a remis sa tâche à plus tard. Pourquoi, d'autre part, n'appliquerait-on pas aux constructions de ce genre le principe des habitations ouvrières à bon marché? On pourrait voir ainsi s'élever des cités nouvelles qui, prenant comme centre la vie militaire, lui emprunterait sa régularité et son ordonnance.

Mais au problème du logement s'ajoute celui, non moins important, de la nourriture. Déjà cette question se posait dans notre région de l'Est avant l'arrivée des nouvelles troupes: elle s'est, depuis, singulièrement compliquée.

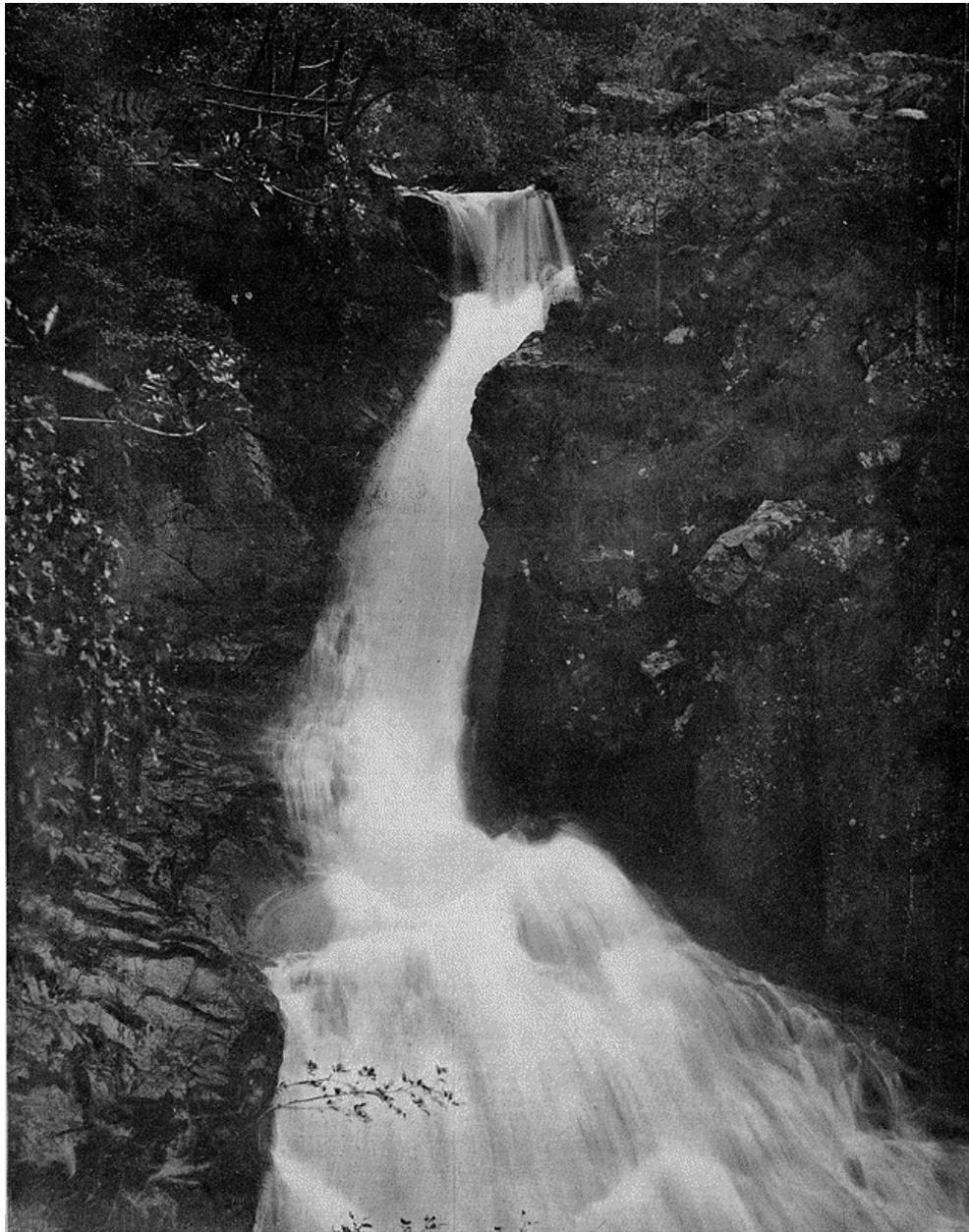


**Pavillons pour sous-officiers, édifiés à Verdun par les soins du génie.**

L'enchérissement des vivres vient tout d'abord de l'insuffisance du sol à nourrir l'immense population qui vit sur lui. Depuis de nombreuses années, l'exploitation des bassins de Briey, Longwy, Pont-à-Mousson, a transformé les paysans en mineurs et amené un nombre d'ouvriers considérable dans la contrée. Le prix de la vie a augmenté et, naturellement, ceux qui peuvent dépenser le plus, les ouvriers et les employés des usines et des mines dont le salaire est élevé, accaparent la meilleure partie des objets de première nécessité,--au détriment des fonctionnaires et des officiers qui, avec de modestes ressources, ne peuvent arriver que difficilement à subvenir à leurs besoins. Justement ému par cette situation, le ministre de la Guerre a accordé aux officiers et sous-officiers des garnisons de Labry, d'Etain et de Stenay l'indemnité de résidence affectée à la garnison de Paris. Peut-être pourrait-on faire davantage encore en essayant de faciliter d'une façon générale la vie

matérielle des habitants de nos régions de l'Est. Sans doute tous les capitaux ont-ils été absorbés depuis dix ans par toutes les entreprises industrielles qui se sont développées dans cette partie de la France. Mais, de l'intérieur du pays, de Reims, de Lille, d'Amiens, les producteurs ne pourraient-ils venir installer sur notre frontière des magasins, des succursales où nos soldats trouveraient, au point de vue de l'alimentation surtout, tout ce qui leur est nécessaire? Il semble que cet effort pourrait être tenté et que, si commerçants, compagnies de transport, autorités civiles et militaires se mettaient d'accord, d'appréciables résultats seraient obtenus dans ces régions de frontière.

GEORGES SERVANT.



**UN JOLI SITE MENACÉ: LES CASCADES DE GIMEL.** *Cliché M. Beynié.*

Il y a peu de mois, au moment où les syndicats d'initiative du Centre faisaient leur grand appel au tourisme et conviaient le président de la République à venir admirer les sites du Limousin, du Périgord et du Quercy, le conseil municipal d'une commune de la Corrèze donnait à un industriel allemand, M. Streubel, l'autorisation de dériver les eaux qui alimentent les cascades de Gimel. C'était la fin des merveilleuses chutes qui sont l'un des trésors touristiques du Limousin.

Bien que le site eût été classé depuis plusieurs années, sur la demande même du propriétaire du terrain des cascades, le peintre Gaston Vuillier, l'industriel allemand, fort de la délibération du conseil municipal de Gimel, n'a pas hésité à commencer les travaux de captage en amont des cascades. Ces travaux, il est vrai, ont été arrêtés presque aussitôt par les agents des Eaux et Forêts, et procès-verbal a été dressé contre M. Streubel qui ne s'était pas encore muni des autorisations administratives nécessaires. Mais l'affaire n'est malheureusement pas close. La protection des paysages est assez médiocrement assurée par notre législation actuelle et l'on peut seulement

espérer que l'on parviendra à sauver les cascades limousines dont cette photographie montre la puissante beauté.

## CE QU'IL FAUT VOIR

### PETIT GUIDE DE L'ÉTRANGER A PARIS

J'ai reçu, cette semaine, les doléances, d'ailleurs fort courtoises, d'un étranger qui est venu montrer Paris à ses enfants, à l'occasion des vacances de la Toussaint, et qui me déclare avoir rapporté une assez fâcheuse impression d'une promenade qu'il a faite avec eux au Jardin des Plantes. Cet étranger, qui aime et qui admire Paris, n'y était pas revenu depuis un assez grand nombre d'années. Entré au Muséum par la porte principale de la place Valhubert, du côté de la Seine, il s'est dirigé vers la partie des jardins où le portaient ses souvenirs de jeunesse: vers les cages des animaux féroces et des oiseaux de proie, la grande volière et le pavillon des reptiles, la fosse aux ours et la rotonde des «grands animaux». Il reconnaît que le spectacle donné aux hommes par tant de bêtes assemblées n'est pas moins intéressant aujourd'hui qu'il ne l'était autrefois; mais il a trouvé minable, en général, l'aspect des bâtiments où ces bêtes sont logées; il lui a semblé, me dit-il, que cette riche exposition était un peu compromise aux yeux du passant par la pauvreté de son décor. Ce fut sa première déception. Il en éprouva une autre quand, au seuil des galeries qu'il eût désiré visiter, des gardiens l'arrêtèrent, lui demandant le billet d'entrée qu'il n'avait pas. Et il conclut mécontent: «Le Jardin des Plantes a donc cessé d'être un jardin public?»

Eh non, le Jardin des Plantes est bien un jardin public, et c'est même, monsieur, sa faiblesse... Car, si les visiteurs étaient obligés de donner, pour y entrer, un peu d'argent, la vénérable Maison de Guy de Labrousse, de Buffon et de Bernardin de Saint-Pierre serait plus riche. On aurait le moyen d'y loger les animaux aussi somptueusement, au moins, qu'en ces jardins zoologiques payants de l'étranger, dont on nous oppose trop facilement l'exemple. On aurait le moyen d'édifier; on n'a même pas, actuellement, celui de démolir! Et c'est, pour les amis du Muséum, un vrai sujet de tristesse--et presque un sujet d'humiliation--que le spectacle de ces vieilles galeries de la rue Cuvier qu'on utilise encore, tant bien que mal (car telle est la richesse croissante de nos collections qu'il les faut bien entasser où on peut!) et dont les carcasses vermoulues devront rester debout, tant qu'on n'aura pas l'argent qu'il faut pour les jeter par terre...

Heureusement, il n'y a pas au Muséum que ces galeries-là: il y a les trois maisons admirables dont mon correspondant se plaint qu'on lui ait interdit l'entrée,--qui est libre deux jours par semaine, et, les autres jours, réservée aux travailleurs, aux personnes qu'effraye le bruit de la foule. Mais à ceux-là est délivré *gratuitement*, sur leur demande, le billet de famille qui leur permettra de s'instruire le plus commodément du monde, de s'instruire et de s'enthousiasmer au spectacle des richesses les plus étonnantes, des plus rares trésors que le génie humain ait accumulés en aucun musée de l'Univers. Les deux palais de la Zoologie et de l'Anthropologie, de construction relativement récente, le palais de la Géologie, des Minéraux et de la Botanique, dont l'unique galerie, vieille de près d'un siècle, constitue, en sa simplicité, l'un des plus augustes décors qui soient à Paris,--voilà, pour le touriste étranger qui consent à ne pas aimer de Paris que ses boulevards et ses music-halls, l'une des premières choses et des plus nécessaires qui soient à voir! D'autant que pour revenir du Jardin des Plantes aux Champs-Élysées, il y a le bateau,--pour deux sous! Et je vous ai déjà dit le charme unique de cette promenade.

\*  
\*\*

En attendant le Salon d'automne où nous serons conviés bientôt, diverses petites expositions sollicitent, çà et là, nos curiosités. Je ne vous recommande pas celle des Synchronistes; mais je la signale simplement, et par acquit de conscience, comme j'ai précédemment signalé celles où le cubisme, le futurisme, l'orphisme s'épanouissaient. Les fondateurs de cette école nouvelle en ont exposé la raison d'être et l'objet dans une petite brochure que deux ou trois échantillons de «synchronie» accompagnent. N'essayez pas de comprendre; ce serait une peine inutile. Mais ne vous moquez pas, non plus; car rien ne nous autorise à douter que ces inventeurs d'on ne sait quoi ne soient sincères.

\*

\* \*

Retournez plutôt au Louvre. Dans la salle Mollien, affectée à la peinture du dix-septième siècle, vient d'être provisoirement exposé--en attendant que soient constituées les salles d'*Orient*--le fameux tapis persan provenant de l'ancienne collégiale de Mantes, et récemment acquis par l'État. C'est un morceau unique. Il date de la seconde moitié du dix-septième. Tissé en soies et en laines du coloris le plus somptueux, le tapis de la salle Mollien offre aux yeux l'un des plus splendides échantillons qui soient d'un art où se combinent si curieusement «l'esprit de géométrie» et le sens du pittoresque éperdu. Un pan de toile peinte à l'aquarelle remplace une partie du tapis, coupée... on ne sait quand! Ce n'est pas une des moindres originalités de l'oeuvre, acquise au prix de 30.000 francs.

\*  
\* \*

Encore une lettre! Celle-ci contient une requête, et tout à fait intéressante. La voici:

«... La Comédie-Française aura à sa tête, dans quelques semaines, un nouvel administrateur général; et l'on attend, je crois, de M. Albert Carré, diverses réformes. Oserai-je proposer à son attention bienveillante l'idée d'une innovation très simple, qui ne coûterait rien, qui ne jetterait le désarroi ni dans les traditions ni dans les intérêts, et dont la réalisation serait accueillie avec plaisir non seulement par ceux qui viennent du dehors visiter Paris, mais par ceux qui l'habitent?

»Cette innovation consisterait à ouvrir, une fois par semaine, dans la matinée, (c'est-à-dire avant l'heure où le travail des répétitions commence), *les coulisses* de la Comédie-Française au public, comme on lui ouvre les musées, les châteaux, les monuments «classés». J'entends par les coulisses: la scène et ses abords, les foyers d'artistes et les couloirs, au besoin (avec l'autorisation de ceux-ci) quelques loges de sociétaires. La Comédie-Française n'est pas seulement une très grande maison; elle est, même dans les parties où la foule ne pénètre pas, le plus élégant, le mieux orné, le mieux ordonné de nos théâtres. On sent, dès qu'on y est entré, qu'une tradition auguste habite ces murs-là... Alors, pourquoi ne pas classer les coulisses du Théâtre-Français au nombre des choses «qu'il faut voir» à Paris, ou que, du moins, il est officiellement permis d'y voir?»

Je ne sais s'il plaira à M. Albert Carré d'inscrire au programme de la Comédie ce nouveau genre de spectacle... Mais je conviens, en effet, qu'il aurait un succès fou.

UN PARISIEN.

## AGENDA (8-15 novembre 1913)

CONFÉRENCES.--A la Sorbonne (grand amphithéâtre), le 8 novembre, à 8 h. du soir, au cours de la fête de l'Union des Sociétés françaises de sports athlétiques, conférence de Me Henri-Robert, sur l'éducation physique et sportive.--Les lundis à 5 heures, au théâtre Femina, conférences de M. Henry Bidou, critique des «Débats», sur le dix-septième siècle.--Salle Gaveau, (45, rue La Boétie): visions d'art de M. Gervais-Courtellemont, conférences illustrées avec projections en couleurs: le 13 novembre, à 3 heures, le Maroc d'hier et d'aujourd'hui; le 14, à 9 heures du soir, l'Empire ottoman après la guerre des Balkans.

EXPOSITIONS.--Galerie Georges Petit (8, rue de Sèze): exposition de la gravure originale en couleurs.--Galerie Haas et Gross (4, rue Édouard-VII), dessins de Romney, inspirés par les oeuvres de Shakespeare.--Galerie Arthur Tooth (41, boulevard des Capucines): tableaux de M. Sidney Adamson.--Galerie La Boétie (6 1/2 bis, rue La Boétie): exposition Henri Valensi.--Galerie Boutet de Monvel (18, rue Tronchet): céramiques de Lachenal.

L'EXPOSITION D'AVICULTURE.--Au Grand Palais: du 12 au 16 novembre, exposition internationale d'aviculture.

FÊTE DE LA CHANSON.--Le 12 novembre, au Conservatoire, en soirée, fête de la Chanson française, organisée par MM. Maurice de Féraudy et Xavier Privas.

CONCERTS ET AUDITIONS.--Le 8 novembre, à l'Institut, audition de la cantate de Mlle Lili Boulanger, premier grand prix de Rome de musique.--Le 11 novembre, à 8 h. 45 du soir, salle des concerts du Conservatoire, première audition du Salon

des musiciens français.

FÊTE.--Le 8 novembre, à la Sorbonne, à 8 heures du soir, fête de l'Union des sociétés françaises de sports athlétiques.

SPORTS.--*Courses de chevaux*: le 8 novembre, Saint-Cloud; le 9, Auteuil; le 10, Saint-Cloud; le 11, Saint-Ouen; le 12, Maisons-Laffitte; le 13, Auteuil (prix de Vincennes); le 14, Saint-Cloud; le 15, Vincennes.--*Boxe*: le 15 novembre, à Luna-Park, match Jeff-Smith-Bernard.

## LES THÉÂTRES

La presse quotidienne, rendant compte de la représentation de l'*Occident*, de M. Henry Kistemaekers à la Renaissance, en a vanté surtout la haute et salubre inspiration animant des scènes mouvementées, chatoyantes, toujours intéressantes et parfois émouvantes. On y a vu un conflit entre l'Orient et l'Occident; on y peut voir encore, et surtout, un conflit entre la passion et le devoir; et la scène que représente notre première page montrant l'enseigne Merronay bouleversé entre les supplications de son amour et les exhortations à la discipline, exprime bien la portée, dégage la morale de cette oeuvre, si chaleureusement applaudie avec ses interprètes, au premier rang desquels M. Tarride et Mme Suzanne Després.

## LES LIVRES & LES ÉCRIVAINS

### SAINT AUGUSTIN

Il y a toujours un livre qu'un écrivain rêve d'écrire en sa vie, un livre qui sera vraiment pour lui le Livre, et qui est conçu par le coeur avant de germer dans le cerveau. L'«oeuvre» d'ailleurs ne se crée que peu à peu. Elle s'épanouit lentement, avec mille hésitations, page par page. L'écrivain lui a consacré les instants les plus intimes, les plus secrets, les plus précieux de sa pensée. Il a vécu avec elle, en elle, ces heures de passion, d'extase, de délire, que l'on ne donne qu'à l'amour. Entre les besognes quotidiennes, entre les autres travaux de son art, il est revenu en amant, en croyant, avec une fidélité de mystique, au manuscrit informe, sabré de ratures, rapiécé de notes, où il s'absorbe comme dans une prière ou une vision et qui, après des années et des années seulement, sera livré aux profanes. Une oeuvre de cette nature exceptionnelle est née d'hier. C'est le *Saint Augustin*[1] de M. Louis Bertrand.

Note 1: *Saint Augustin*, Fayard éditeur, 3 fr. 30.

M. Louis Bertrand nous a donné de beaux livres. Nous lui devons le *Sang des races*, *la Cina*, *L'Invasion*. Il a charmé notre imagination par les poèmes de lumière blanche que sont ses récits de voyage, et intrigué notre esprit par ses réquisitoires, d'une éloquence imprévue, contre le classicisme. Mais le Livre de M. Louis Bertrand est son *Saint Augustin*.

Cette oeuvre est-elle un chef-d'oeuvre? D'aucuns--et nous en sommes--la salueront comme telle. Mais il n'est peut-être pas sûr que ce chef-d'oeuvre soit celui-là même qu'a voulu réaliser son auteur. Il apparaît, en effet, que M. Louis Bertrand s'est surtout proposé de nous révéler un saint Augustin encore ignoré de nous, un latin sensible, racinien et romantique, tout à fait autre que le Maître intransigeant revendiqué par les disciples de Jansénius. Il a tenté, d'autre part, de reconstituer sous nos yeux, en sa grandeur, sa lumière et son tumulte, l'époque où vécut l'évêque d'Hippone. Cette résurrection de l'Afrique latine du quatrième siècle et du début du cinquième, M. Louis Bertrand nous semble l'avoir réussie magnifiquement avec une sûreté documentaire, avec une puissance d'évocation, une diversité d'images et un faste lumineux qui imposent à notre esprit un long enchantement. Nous sommes, à chaque page, éblouis par le soleil ressuscité de l'Afrique latine. Voici Thagaste, le municipe où vécurent Patricius et Monique, la ville natale d'Augustin, la même jadis qu'aujourd'hui, avec ses petites rues blanches qui montent vers des buttes argileuses, sa double file de maisons rutilantes au soleil matinal, et dont les seuils se frangent d'une ombre épaisse. Mais, surtout, voici Carthage, «la splendide, l'auguste, la sublime Carthage» des auteurs africains, presque aussi peuplée que Rome et à peine moins étendue, avec, elle aussi, son Capitole et son Palatin sur la colline de Byrsa, avec sa place Maritime, où affluaient les étrangers récemment débarqués et les oisifs en quête de nouvelles, où les libraires exposaient les livres et les pamphlets du jour; avec ses dix-sept basiliques chrétiennes et ses sanctuaires païens; avec ses théâtres, son cirque,

son stade, son amphithéâtre aussi vaste que le Colisée romain; avec ses citernes colossales, son grand aqueduc, ses thermes, ses droites avenues, pavées de larges dalles, ses jardins publics et ses marchés; Carthage grenier de Rome et qui pouvait affamer la métropole s'il lui plaisait; Carthage, avec ses foules grouillantes et ses élites raisonnantes, capitale d'Afrique où se coudoyaient tous les échantillons des races du soleil, depuis le nègre amené du Soudan par le marchand d'esclaves, jusqu'au Numide romanisé, Babel de races, de coutumes, de croyances et d'idées, où le futur apôtre, l'étudiant curieux et ardent à la dispute, trouvait un abrégé vivant des religions et des philosophies de son époque.

Vous vous émerveillerez de cette vision de Carthage en son prodigieux tumulte de foules, en ses retentissantes luttes d'idées. Et précisément parce que le tableau est immense, multiple en son mouvement et tellement divers en ses jeux de couleur, il arrive que notre attention s'y égare et qu'Augustin--à Carthage comme d'ailleurs à Rome, à Milan, dans la villa de Verecundus et dans le monastère d'Hippone--y perd parfois son relief de figure centrale. Le décor trop puissant absorbe le personnage. La splendeur des images partout jaillissantes nuit à l'expression du portrait proposé, et nous ne sommes pas bien sûrs, en atteignant, à regret, la fin de cette oeuvre vraiment rare, que l'apologète ait gagné son procès. Le saint Augustin--l'auteur de la doctrine impitoyable de la prédestination--présenté avec une douceur d'âme, une sensibilité toutes modernes, par M. Louis Bertrand, est-il plus vrai que le rude Africain au génie intraitable et un peu barbare, le violent apôtre dont j'émerveillèrent Arnauld d'Andilly et les solitaires de Port-Royal? La discussion, au moins, reste ouverte sur le caractère de l'homme et sur le rayonnement du saint. Nous échappons au mirage en même temps que s'évanouissent les images. Et la beauté de ce livre chrétien, écrit par un poète ardent de la vie et un adorateur passionné de la lumière, reste tout de même un peu païenne.

ALBÉRIC CAHUET.

## LE HAMAC POUR NOS SOLDATS

*L'article publié par L'Illustration dans son numéro du 4 octobre, pour exposer les avantages qu'il y aurait à substituer dans les casernes le hamac des marins au lit des fantassins nous a valu quelques objections et quelques critiques auxquelles notre collaborateur, M. Sauvaire Jourdan, qui fut l'auteur de cette proposition va répondre:*

Le lit en bois a disparu des casernes ou presque, me dit-on, et les punaises avec.

A quoi je répondrai que la suppression du lit en bois et son remplacement par le lit en fer est seulement un but vers lequel tend l'administration de la Guerre.

En attendant, on trouve encore des lits en bois dans nombre de casernes et de quartiers, et les punaises continuent à y prospérer. Et on en trouvera encore longtemps puisque l'administration vient de passer tout récemment un marché pour 80.000 *tréteaux en bois de modèle réduit*, au coût de 3 francs chaque.

On m'objecte encore: «Vos calculs sont fantaisistes, et vous avez dû oublier, dans le prix de 49 francs que vous donnez pour le hamac, le matelas, les couvertures, etc.»

Or, voici le décompte exact des diverses fournitures qui rentrent dans la composition du hamac et du lit militaire:

2 toiles de hamac à 7 fr. 78	Fr. 15 56
1 matelas	13 39
2 couvertures à 7 fr. 80	15 60
2 araignées à 0 fr. 25	0 50
2 anneaux à 0 fr. 25	0 50
2 rubans à 0 fr. 20	0 40
Total	Fr. 45 95

Ceci est le prix du hamac tel qu'il est fabriqué par la Marine elle-même dans ses arsenaux. Si on veut y ajouter un drap du prix de 3 fr. 90, on atteint le total de 49 fr. 85. qui est bien celui que j'ai indiqué. Voici maintenant pour le lit militaire (en fer):

Chalets à tréteaux de fer.	Fr. 9 »
Un sommier métallique	17 »
Un matelas avec enveloppe	37 »
Un traversin	6 »

4 draps à 7 fr. 15 pièce	28 60
Une couverture	22 »
Un couvre-pieds ou demi-couverture	11 »

Total. Fr. 130 60

Ce total de 130 fr. 60 dépasse de 17 fr. 60 celui de 113 francs que j'indiquais dans mon article. J'avais calculé sur le lit en bois. Il en résulte que l'économie par unité n'est plus seulement de 64 francs mais bien de 81 francs, et celle que l'administration de la Guerre aurait pu réaliser pour les 250.000 hommes de la nouvelle classe est de 20.250.000 francs au lieu de 16 millions!

Pour ce qui est de la différence notable entre les prix payés par la Guerre et ceux payés par la Marine pour les draps, couvertures, matelas, il n'y a vraiment qu'une chose à en dire, c'est que la Guerre pourrait s'informer auprès de la Marine des procédés qu'elle emploie pour avoir ces fournitures à si bon compte.

«Il n'y a pas d'économies à faire sur l'entretien, dit-on encore: le soldat de terre ne lavant pas ses draps, ne pourra laver les toiles de hamac!»

C'est vraiment avoir trop mauvaise opinion du soldat français. Une foule de jeunes inscrits maritimes arrivant au service de la Marine ignorent l'art de laver une toile de hamac. Une leçon suffit pour le leur apprendre, et puis c'est fini pour la vie!

Enfin, et c'est ici la plus étonnante des objections faites à l'emploi du hamac dans l'armée, on m'écrit qu'un soldat ne pourrait se faire à une couchette telle que le hamac! Et pourquoi donc, s'il vous plaît? Nos marins sont-ils d'autres hommes que nos soldats? Pensez-vous que, tous petits, ils ont été habitués au hamac? Si cela peut être exact pour un faible nombre de pêcheurs de Terre-Neuve et d'Islande (et encore la plupart d'entre eux ont-ils à bord des couchettes en planches) l'énorme majorité des jeunes gens qui viennent à la Marine n'a connu auparavant que des lits plus ou moins confortables, mais lits tout de même. Et croyez bien qu'ils goûtent à leur première nuit de hamac le même repos que dans ces lits, si ce n'est un meilleur.

Donc, je me permets de conclure à nouveau que les plus fortes raisons de propreté, de commodité, d'économie, plaident en faveur du hamac de marin et veulent qu'on l'emploie pour nos soldats. Je sais bien qu'il y a la terrible routine? Mais, qu'on fasse un essai! Beaucoup de jeunes gens qui vont entrer au service s'y prêteraient volontiers.

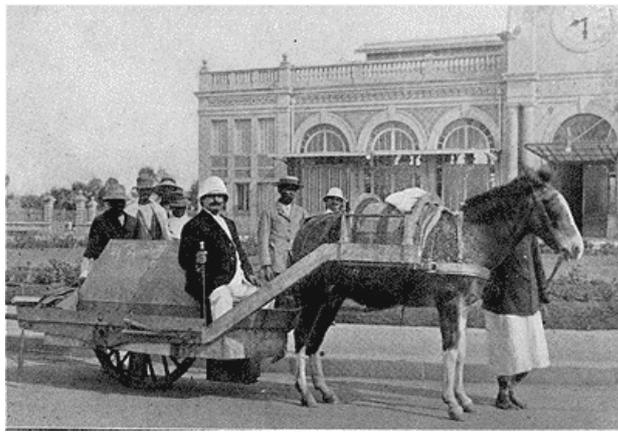
SAUVAIRE JOURDAN,  
*capitaine de frégate de réserve.*

## DOCUMENTS et INFORMATIONS

### LA «BROUSSETTE».

Il y a quelques mois, notre confrère le *Matin* entretenait ses lecteurs d'un nouveau système de portage aux colonies. Il s'agissait de pousse-pousse monoroue conduits par deux hommes qui en maintenaient en même temps l'équilibre. Et il était question également d'un truc indéversable à une seule roue, à traction humaine, pouvant porter les bagages des coloniaux en tournée.

Mais voici que, dans le même ordre d'idées, un nouvel appareil réalise un progrès encore sur les systèmes précédents. La photographie que nous reproduisons représente un véhicule à une seule roue et son mode d'attelage, avec un harnais spécial, qui peut servir à tous les animaux tracteurs, cheval, mulet, bouf porteur ou âne. La «broussette» ou voiture de brousse--imaginée par M. G. Brousseau, administrateur de 1re classe à Madagascar--peut porter jusqu'à 1.000 kilos. Elle se compose, comme on peut le voir, de caissons en tôle situés au-dessous de l'axe de la roue et de brancards plats et rigides, d'une forme spéciale, s'appuyant sur un bât de 0 m. 90 de largeur. Ce dispositif permet d'équilibrer la charge comme dans un bateau.

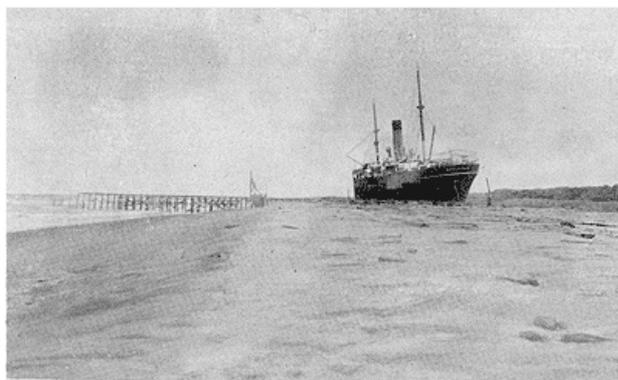


**Pour les transports aux colonies: la *broussette*,  
voiture de brousse, à une roue, imaginée par M. Brousseau.**

Conduit par deux hommes et un boeuf, ce nouvel appareil de portage peut faire le travail de 40 porteurs. Les caissons en tôle étant étanches, il peut traverser les rivières par ses propres moyens, avec une certaine charge. On voit les avantages, et surtout l'économie énorme qu'est susceptible de réaliser son emploi dans les régions de nos colonies où n'existent encore que des sentiers muletiers. Ajoutons que l'inventeur n'entend tirer aucun profit personnel des garanties que lui assurent ses brevets et qu'il est surtout soucieux de mettre à la disposition de l'administration coloniale, des colons et des indigènes, un appareil de transport appelé à rendre les plus appréciables services.

#### **A PROPOS DU CENTENAIRE DE LEIPZIG.**

En opposant, dans notre numéro du 18 octobre dernier, l'Arc de triomphe, tout imprégné de génie latin, et le monument de Leipzig, chef-d'oeuvre de la «manière germanique», nous avons rappelé quelle fut cette bataille des Nations, «où 350.000 alliés--Autrichiens, Russes, Suédois, Anglais, Prussiens--vinrent à bout, après une lutte de quatre jours, de 157.000 Français». Il eût été juste de préciser--et c'est un de nos lecteurs de Pologne qui nous en fait la remarque--que dans nos rangs combattaient environ 1.400 Polonais, sous le commandement du prince Joseph Poniatowski. Nommé, pour son héroïsme, maréchal de France au début de l'action, il devait succomber dans la malheureuse retraite: après avoir vaillamment contenu les colonnes ennemies sur les bords de l'Elster, blessé à deux reprises et ne voulant pas se rendre, il se précipita, à cheval, dans le fleuve où il se noya. «Toute la Pologne, nous écrivait à la fin du mois dernier notre correspondant, commémore en ce moment la mort de son héros.»



**Un vapeur de 6.000 tonneaux, ensablé depuis sept ans, à  
30 mètres du rivage, sur une côte déserte du Guatemala.**

--Phot. Hauff.

#### **LES FANTAISIES DE LA TEMPÊTE.**

Il y avait jadis, pour quiconque allait la première fois à Belle-Ile, une facétie classique. Les loups de mer qui amenaient de Quiberon, sur leur barque, le «terrien», le Parisien, ne manquaient jamais de lui signaler, du large, tout au sommet de la falaise, sur le plateau, trois mâts bien grésés, dominant les vieux ormes et profilant sur le doux ciel breton le fin réseau de leurs manoeuvres: la «mâtüre», fichée en pleine terre, où s'exerçaient à la manoeuvre les apprentis marins de la colonie pénitentiaire. L'explication était plus stupéfiante encore que cette apparition insolite elle-même: une grande tempête avait hissé là, à 30

mètres de haut, ce navire tout équipé, et l'avait mollement déposé sur le gazon.

Pourquoi pas? Les pêcheurs dont les huttes de roseaux avoisinent la plage d'Ocos, au Guatemala, ont été, en 1906, témoins d'une fantaisie à peine moins extraordinaire de l'Océan.

Le vapeur *Sesostris*, de 6.000 tonnes, qui attendait en rade son chargement de café, fut surpris par un coup de vent avec ses feux éteints. Avant qu'il eût pu appareiller, il chassait sur ses ancres et se trouvait jeté à la côte à 30 mètres environ dans les terres. La mer, en se retirant, le laissa à sec. Il s'y trouve encore. «On n'a pas désespéré de le renflouer. On s'efforce de creuser un canal qui le remettra en communication avec son élément. En attendant, il demeure intact ou à peu près, avec presque tout son gréement, ses machines,--jusqu'au piano de son carré. Tout cela, en bon état, est confié à la garde d'un nègre qui, installé à bord, est bien le Guatémalien le mieux logé du pays. C'est la vie de bord sans le roulis, sans le tangage, sans le mal de mer,--l'idéal, enfin, si l'idéal était de ce monde.

#### LES ÉTONNANTES OBSERVATIONS D'UN NAVIGATEUR NANTAIS.

Les marins d'aujourd'hui n'ont guère plus, comme avaient les navigateurs d'autrefois pendant les longues traversées à la voile, le loisir de se livrer à l'observation des phénomènes physiques. Il y a plus d'un siècle un marin nantais, le capitaine René Fruneau, avait fait, durant ses navigations dans les mers de l'Inde et dans le Pacifique qu'il parcourut en tous sens pendant près de trente ans pour le compte de compagnies de commerce, une curieuse découverte qu'il nous conte en ses mémoires et que nous signale un de nos abonnés, M. César Morel, administrateur en chef de l'Inscription maritime.

Un jour, voguant à l'ouest de l'île Luçon, Fruneau vit monter du sein de la mer une grande quantité de globules, qui s'épanouissaient à la surface en petits cercles «huileux ou bitumeux», et s'éparpillaient aussitôt en tourbillonnant; il parvint à recueillir dans un verre la valeur de deux cuillerées de cette huile «ou bitume» qui, le soir venu, apparut phosphorescente; quelques heures après, au calme plat succéda une effroyable tempête. Et huit fois, au cours de ses traversées ultérieures, il eut l'occasion de voir ainsi monter et émerger, par temps absolument calme, ces étranges globules; huit fois une tempête épouvantable s'ensuivit.

Nous ne croyons pas que ce phénomène ait été signalé par d'autres que par le capitaine René Fruneau, ni qu'il ait été jamais observé ailleurs qu'en ces régions où les eaux reposent sur des fonds de nature plus ou moins volcanique et éruptive,--ce qui pourrait peut-être expliquer l'ascension de ces globules de «bitume» précédant une perturbation des éléments.

Cet homme de mer était, d'ailleurs, d'une fertile ingéniosité. Il signale, en ses mémoires, le danger «de faire travailler des poudres par temps sec et froid, avec des vêtements de laine, lesquels, dans ces conditions, dégagent des étincelles». Il avait découvert aussi--n'en ayant jamais entendu parler auparavant--et utilisait souvent, pour aborder certaines îles en dépit du ressac, les propriétés du filage de l'huile de coco dont il était toujours abondamment pourvu.

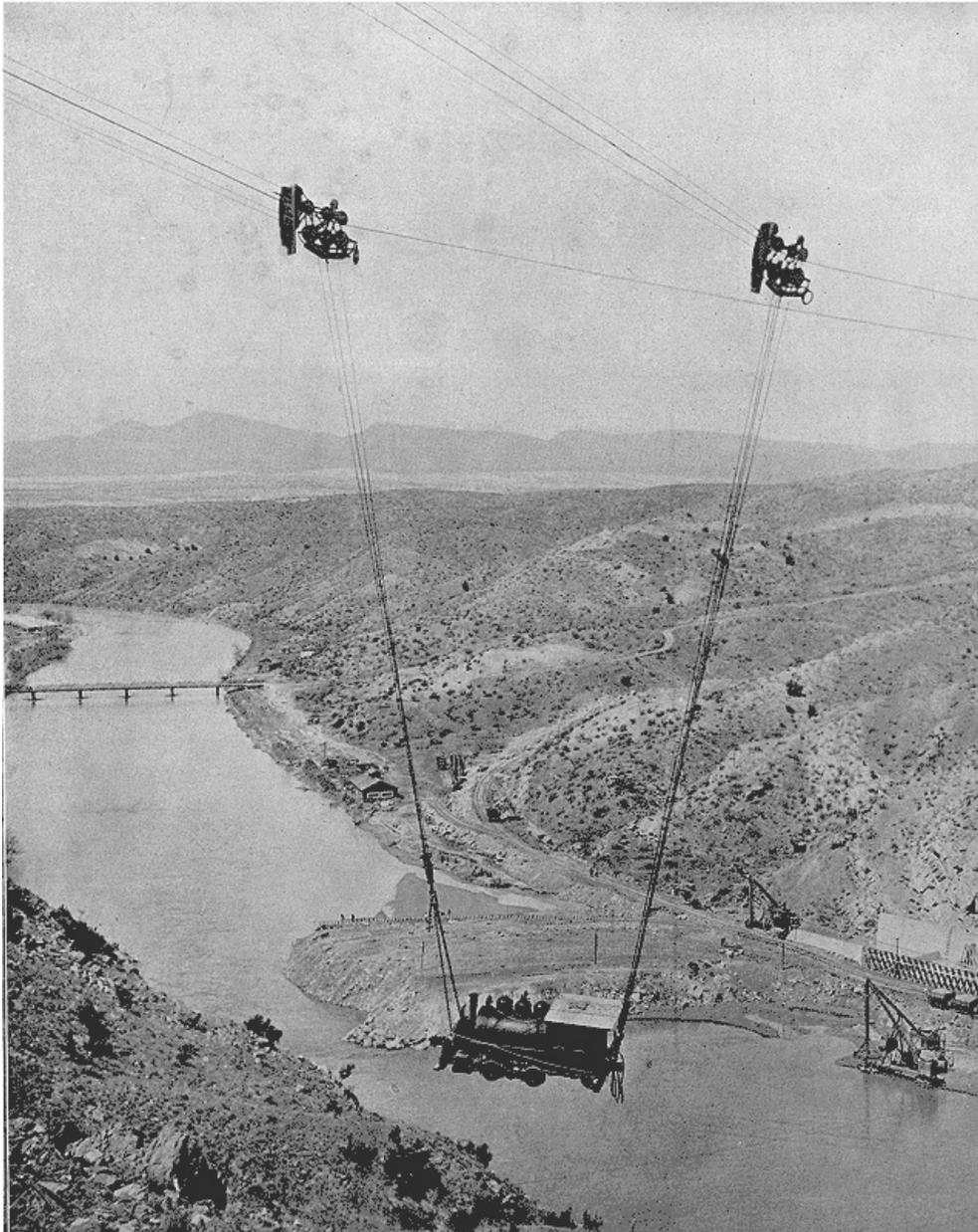
Enfin, par calme plat, son navire n'avançant plus, il avait imaginé de faire, sur un coup de sifflet, courir autour du pont son équipage poussant de soudaines et formidables clameurs; cela--nous assure-t-il--produisait un tourbillon qui se propageait dans l'atmosphère; il n'en fallait pas plus; la brise était provoquée, les voiles à nouveau se gonflaient...

#### LES BACTÉRIES DE L'OEUF.

On a longtemps considéré que l'oeuf, protégé par sa coquille, doit nécessairement échapper à l'invasion des micro organismes. Cette opinion a été combattue par des observateurs qui s'appellent Zimmermann, Poppe, et, chez nous, Chrétien. Il semble cependant qu'elle corresponde à la réalité. M. Otto Maurer, directeur de la station expérimentale du Kansas, vient, en effet, d'établir, par toute une série d'observations patientes ayant porté sur plus de 6.000 oeufs, que la coquille et surtout la mince pellicule continue qui la tapisse à l'intérieur opposent un obstacle infranchissable à la propagation des germes venus du dehors. Par contre, M. Maurer a mis en évidence les dangers d'infection qui menacent ces conserves de jaune et de blanc séparés, dont la préparation porte, en Amérique seulement, sur plus de 400.000 oeufs par jour, et auxquelles l'industrie assure des débouchés considérables: s'il est vrai que certains microbes, le *B. subtilis*, le *B. anthracis*, le *Proteus Zeukeri* notamment, sont rapidement détruits quand ils sont mis en contact avec la substance

propre d'un oeuf frais, la plupart des autres y vivent et y prolifèrent très bien. On peut même admettre que toute conserve d'oeuf qui ne présente aucun signe manifeste de décomposition commençante est dépourvue de nocivité, et inversement.

C'est dire que l'industrie spéciale qui s'occupe de la conservation des oeufs «séparés» doit effectuer toutes ses manipulations avec la plus rigoureuse propreté, et qu'il importe de nettoyer très soigneusement les coquilles des oeufs mis en oeuvre par elle pour éviter la propagation au blanc et au jaune des germes qui les souillent à l'extérieur. M. Otto Maurer vient de montrer, en outre, qu'en soumettant les oeufs pendant deux heures à une température de 70°, de manière à les dessécher légèrement, on réduit considérablement les chances de leur infection, sans modifier en rien ni leur composition chimique ni leur goût, et par conséquent sans diminuer leurs qualités commerciales.



**LE VOYAGE D'UNE LOCOMOTIVE, DANS L'ESPACE.**

**--Une machine de 20 tonnes passée par des câbles transbordeurs, d'une rive à l'autre, au-dessus de la Grande-Rivière (Nouveau-Mexique).**

*Communiqué par le Scientific American.*

Depuis longtemps déjà on utilise les transbordeurs aériens pour mettre en communication les deux versants d'une vallée. Entre deux pylônes d'une portée souvent considérable sont tendus des câbles sur lesquels roulent des chariots électriques où pendent des wagonnets chargés d'objets divers: minerais, matériaux de construction, vivres, etc. Certains transbordeurs sont même affectés au transport des voyageurs. En voyant notre photographie, il est permis de se demander où s'arrêtera l'audace des ingénieurs dans les emplois de ce genre de locomotion. La machine qu'on aperçoit suspendue dans le cagnon de la Grande-Rivière (Nouveau-Mexique) pèse 20 tonnes; les chariots

qui la supportent à 100 mètres au-dessus de l'eau circulent sur des câbles amarrés à des pylônes distants de près de 400 mètres. Il a suffi de presser sur un bouton électrique pour envoyer cette énorme masse d'une rive à l'autre du torrent que n'enjambe aucun pont assez solide, et la grandeur du paysage accentue ici l'impression de force et de puissance que donne cette manifestation du génie humain.



[\(Agrandissement\)](#)



Note du transcripteur: ce supplément ne nous a pas été fourni.

\*\*\* END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK L'ILLUSTRATION, NO. 3689, 8 NOVEMBRE 1913 \*\*\*

Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.

Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

START: FULL LICENSE  
THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE  
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the

phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg™ License available with this file or online at [www.gutenberg.org/license](http://www.gutenberg.org/license).

## **Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg™ electronic works**

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg™ electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg™ electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg™ electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg™ electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg™ electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg™ electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg™ electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg™ mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg™ works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg™ name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg™ License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg™ work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg™ License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg™ work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at [www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org). If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

1.E.2. If an individual Project Gutenberg™ electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg™ trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg™ electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg™ License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg™ License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project

Gutenberg™.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg™ License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg™ work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg™ website (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg™ License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg™ works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg™ electronic works provided that:

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg™ works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg™ trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, “Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation.”
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any)

you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS', WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg™ work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg™ work, and (c) any Defect you cause.

## **Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg™**

Project Gutenberg™ is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg™'s goals and ensuring that the Project Gutenberg™ collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg™ and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation information page at [www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org).

## **Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation**

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at [www.gutenberg.org/contact](http://www.gutenberg.org/contact)

## **Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation**

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit [www.gutenberg.org/donate](http://www.gutenberg.org/donate).

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations

from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: [www.gutenberg.org/donate](http://www.gutenberg.org/donate)

## **Section 5. General Information About Project Gutenberg™ electronic works**

Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg™ concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg™ eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg™ eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility: [www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org).

This website includes information about Project Gutenberg™, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.